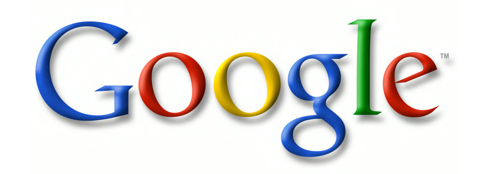
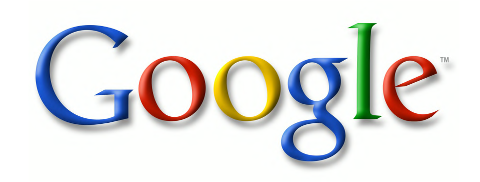
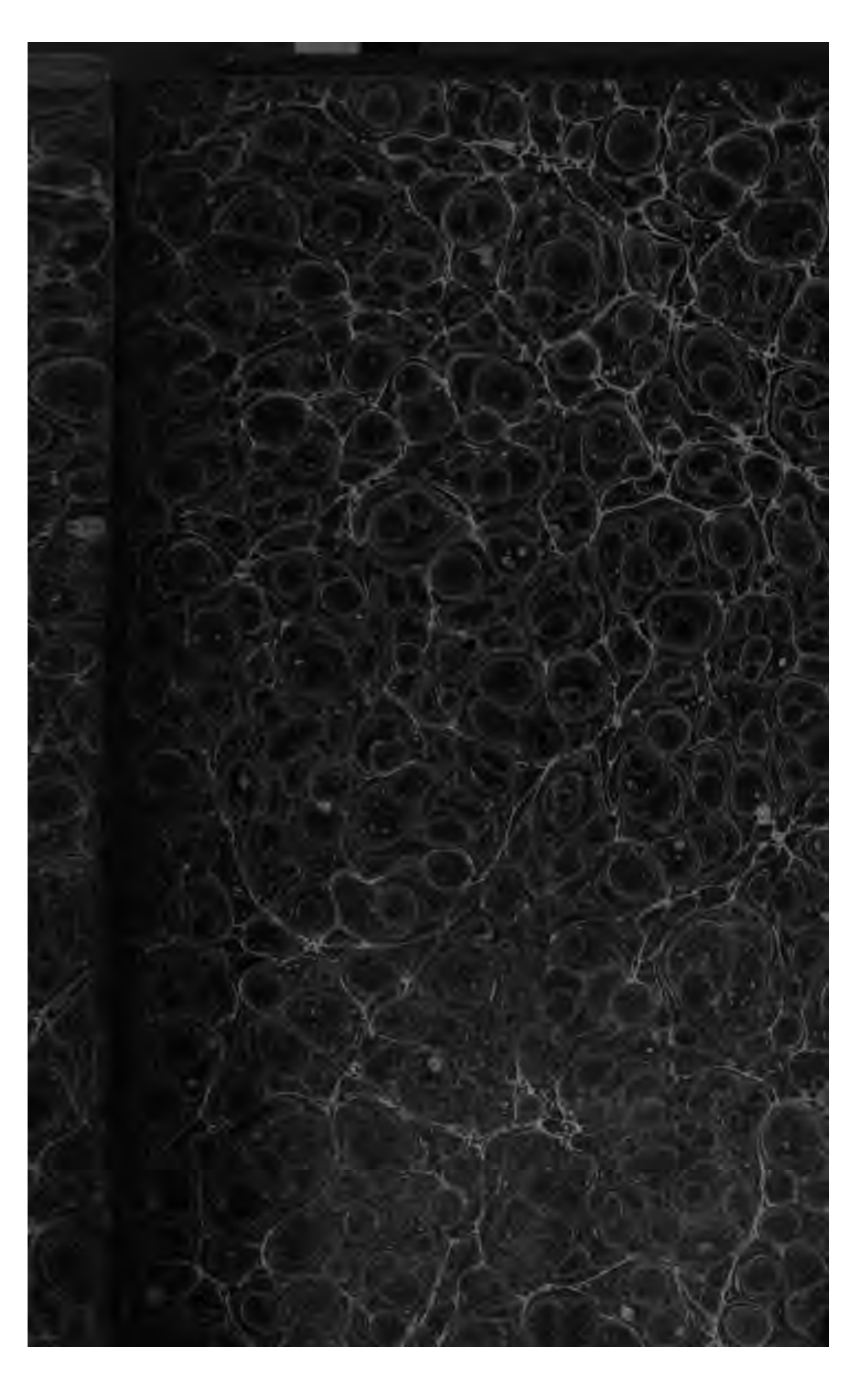





BUHR A
a39015 01814618 6b


SE TAIRE ET FAIRE





LES COMMUNEROS

CHRONIQUE CASTILLANE.

Imprimerie de [illegible], rue du Croissant 16

LES COMMUNEROS

CHRONIQUE CASTILLANE

DU XVI[e] SIÈCLE.

D'APRÈS L'HISTOIRE INÉDITE DE PÉDRO DE ALCOCER

PAR

HENRI TERNAUX-Compans

PARIS.

PAULIN, ÉDITEUR, 6, RUE DE SEINE.

1834.

TABLE.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

PRÉFACE.

La guerre des *communeros* est certainement un des événemens les plus importans et l'un des moins connus de l'histoire d'Espagne. Ce fut la dernière lutte de la liberté contre le despotisme et le commencement de la décadence de ce beau pays. Dès lors les villes qui avaient formé dans l'état un corps puissant et redoutable furent privées de toute influence; l'industrie et le com-

merce furent frappés d'un coup mortel. L'Espagne ne fut plus considérée par Charles V, qui aspirait à la monarchie universelle, que comme une province conquise. Il détruisit, l'une après l'autre, toutes les libertés qui s'opposaient à ses projets ambitieux; son fils Philippe II mit la dernière main à son ouvrage.

Après la défaite des *communeros*, les vaincus furent, selon l'usage, traités par tous les écrivains de traîtres et de rebelles; et le gouvernement, dans la crainte que ce feu mal éteint ne vînt à se rallumer, chercha à étouffer entièrement le souvenir de leur mémorable entreprise.

La plupart des historiens espagnols se taisent sur ce curieux épisode de leurs annales ou n'en parlent qu'en peu

de mots. Sandoval seul, dans son histoire de Charles V, s'est permis quelques détails, mais il était historiographe du roi, et ce titre peut faire suspecter sa véracité.

Pendant mon séjour en Espagne, le hasard fit tomber entre mes mains une histoire inédite de ces troubles, écrite par don Pedro de Alcocer, auteur d'une histoire de Tolède assez estimée. Cet ouvrage m'avait paru contenir une foule de détails inconnus jusqu'à présent, et je pensai d'abord à en publier une traduction en français. Quelques amis, auxquels je communiquai cette traduction, me firent observer qu'elle serait peu intelligible pour tous ceux qui n'étaient pas parfaitement au courant des affaires d'Espagne à cette époque, c'est-à-dire pour la presque totalité du pu-

blic : car Alcocer, Espagnol et contemporain, n'oublie pas, en parlant des faits et des personnes, qu'ils sont parfaitement connus de son lecteur; des notes devenaient nécessaires, et elles eussent été plus longues que le texte.

D'après ces réflexions, je me décidai à refondre entièrement l'œuvre d'Alcocer, en réunissant tous les détails qui nous ont été conservés par les autres historiens. Une introduction me sembla utile pour faire connaître l'état de l'Espagne à cette époque, et expliquer surtout quels étaient les droits et priviléges, soit des *cortès*, soit des municipalités au commencement du règne de Charles V. Il faut s'être occupé de littérature espagnole, il faut avoir étudié l'histoire de cette nation dans les auteurs originaux, pour apprécier les re-

cherches que m'a coûtées ce travail. La plupart des historiens ne négligent pas, dans leurs énormes in-folios, de raconter la plus petite escarmouche contre les Maures, ou la fondation du moindre couvent; aucune vieille légende, aucun miracle n'est oublié; mais la partie politique et civile de l'histoire est entièrement abandonnée. Je me contenterai de citer, par exemple, l'historien d'Avila, qui raconte fort au long le règne d'Hercule en Espagne, et qui ne parle pas de la junte que les *communeros* rassemblèrent dans cette ville. Ni répertoire, ni guide, ni dictionnaire historique, ne viennent faciliter les recherches : a-t-on besoin d'un renseignement, il faut à peu près deviner dans quel auteur oublié on pourra le trouver. Je me vois donc forcé d'avouer que l'on rencontrera

sans doute dans mon ouvrage quelques parties obscures ou incomplètes, parce que, malgré toutes mes recherches, les renseignemens m'ont souvent manqué; je me suis cependant déterminé à le livrer au public, dans l'espérance que les événemens qui se passent en ce moment en Espagne lui donneront un intérêt qu'il n'aurait peut-être pas à une autre époque.

H. T.

Paris, novembre 1834.

INTRODUCTION.

Il était d'usage chez les Goths, comme chez la plupart des peuples de race germanique, de convoquer de temps à autre les principaux de la nation, pour les consulter sur les affaires publiques. C'était surtout les affaires ecclésiastiques que l'on traitait dans ces assemblées, presque entièrement composées d'évêques, et qui étaient, en réalité, des espèces de conciles. Elles exerçaient pourtant une grande influence sur la direction des affaires civiles. Cet usage subsista, sans inter-

ruption, jusqu'à l'invasion des Arabes et la défaite du roi Rodrigue (1).

Les successeurs de Pélage, dont l'autorité était très faible dans les commencemens, ne manquèrent pas non plus, dans toutes les occasions difficiles, de convoquer les principaux du clergé et de la noblesse, qui étaient toujours consultés, quand il s'agissait d'une expédition militaire ou d'un changement à faire à la législation du royaume. Enhardis par des victoires remportées sur les Maures, quelques rois essayèrent, mais en vain, de se délivrer d'un contrôle qui leur pesait. Il fut décidé au contraire, dans l'assemblée des cortès tenues à Valladolid, en 1313, qu'elles devaient être réunies tous les deux ans; cet usage, il est vrai, cessa bientôt d'être observé, mais on continua cependant de les convoquer dans toutes les occasions impor-

(1) Voyez *Teoria de las cortez o grandes juntas nacionales de Castilla y de Leon, por* D. F. M. Marina. Madrid, 1813, 3 vol. 4°, et *Observaciones sobre las cortez de España y su organisacion.* Valencia, 1809.

tantes. A elles seules appartenait le droit de faire les lois, de choisir un régent dans les temps de minorité, quand le dernier roi ne l'avait pas fait par son testament, et surtout d'accorder des subsides.

Jusque vers la fin du 12e siècle, on ne convoquait que le clergé et la noblesse; mais, à cette époque, les villes commençaient à acquérir de l'importance, et les rois de Léon et de Castille avaient été obligés de leur accorder des priviléges très étendus, afin de trouver en elles un appui contre les prétentions des deux autres ordres. On voit les villes paraître, pour la première fois, aux cortès tenues à Burgos, en 1169, par le roi don Alphonse VIII; plus tard, à celles de Carrion, en 1188, et à toutes les assemblées des cortès qui eurent lieu depuis cette époque. C'étaient elles surtout qui payaient les subsides, et elles profitèrent avec adresse de cette circonstance pour se rendre maîtresses du droit de les accorder. Leurs députés finirent par constituer à eux seuls les cortès du royaume. Il est vrai

que l'on continua à convoquer, dans presque toutes les circonstances, les archevêques, les évêques, les grands-maîtres des trois ordres militaires, les *ricos hombres*, et même tous les gentilshommes seigneurs de vassaux; mais il paraît, par le peu de documens relatifs à ces assemblées qui nous ont été conservés, que c'était seulement pour augmenter l'éclat de la cour à cette occasion, et qu'aux députés des villes seuls appartenait le droit de décider. Dans les actes des cortès tenues à Madrigal, en 1438, il n'est fait mention que du consentement des députés des villes. Elles seules furent convoquées aux cortès de Tolède, en 1480, qui révoquèrent toutes les concessions arrachées par les nobles à la faiblesse du dernier roi. Il en fut de même, en 1505, à celles de Toro, tenues immédiatement après la mort d'Isabelle-la-Catholique pour décider la question de savoir à qui appartiendrait la régence de Castille. Des exemples de la suprématie des villes se trouvent encore à une époque bien plus reculée; dans

les actes des cortès de Valladolid, en 1298, et dans ceux des cortès de Burgos, en 1301, il n'est fait mention que des députés des villes, et nullement des représentans du clergé et de la noblesse.

Bien plus, aux cortès de Valladolid, en 1295, les députés des villes exigèrent formellement que ceux des deux autres ordres fussent exclus des délibérations, et ils l'emportèrent, malgré les protestations de don Gonzalo, archevêque de Tolède. Il est difficile de déterminer à quelle époque les villes s'emparèrent de ce privilége; mais il est certain qu'aux cortès de Tolède, tenues en 1480 par Isabelle-la-Catholique, et dans toutes les assemblées subséquentes, sans exception, les députés des villes furent les seuls qui prirent part aux délibérations et aux votes. C'est donc avec justice, et dans le but de régulariser la représentation nationale, que la junte réunie par les *communeros*, à Avila, demanda, dans son exposé des griefs de la nation, que chaque ville envoyât à l'avenir trois députés : un

du clergé, un de la noblesse et un de la bourgeoisie, et que chacun d'eux fût choisi par l'ordre qu'il devait représenter (1). Les députés, en effet, étaient élus par le conseil municipal ou tirés au sort parmi ses membres ; mais ce conseil, ne se recrutant que de membres nommés par lui, formait une véritable oligarchie, et toute la représentation nationale se trouvait par là même concentrée dans quelques familles puissantes. Les députés des villes n'avaient donc ni l'indépendance que la richesse territoriale donnait à la noblesse, ni la force qu'ils eussent puisée dans le choix direct de la bourgeoisie, et, faciles d'ailleurs à séduire, ils craignaient souvent de s'opposer aux volontés de la couronne.

Le nombre des villes que l'on convoquait fut d'abord très considérable : il y en eut près de quatre-vingt-dix représentées aux cortès de Madrid, en 1391, mais ce nombre diminua bientôt. Quelques-unes de ces villes

(1) Sandoval, *Historia de Carlos V*, liv. 7, chap. 1.

négligèrent d'envoyer des députés, pour éviter les frais que cela leur occasionnait; d'autres furent aliénées de la couronne et données à des seigneurs, de sorte que leur nombre, qui diminuait à chaque assemblée, fut enfin fixé à dix-sept. On ignore à quelle époque ce changement eut lieu; mais cet usage est déjà qualifié d'immémorial dans les actes des cortès tenues à Valladolid, en 1518.

Les villes qui jouissaient du privilége d'être représentées aux cortès étaient, pour le royaume de Castille, Burgos, Soria, Ségovie, Avila et Valladolid; pour celui de Léon, Toro, Zamora et Salamanque; pour celui de Tolède, ou de la Nouvelle-Castille, Tolède, Guadalaxara, Madrid et Cuença; pour l'Andalousie, Séville, Jaen, Cordoue et Murcie; on leur adjoignit la ville de Grenade, quand elle eut été conquise sur les Maures, ce qui en porta le nombre à dix-huit. Trois provinces, les Asturies, la Galice et l'Estramadure, n'avaient point de représentans, quoique plusieurs de leurs villes eussent autrefois envoyé

des députés aux cortès. J'ignore le motif de cette exception; cependant, Charles V, aux cortès qu'il tint à la Corogne, en 1520, accorda à la Galice le droit d'envoyer des députés.

Les députés des villes ne les représentaient pas seulement; ils agissaient de plus au nom des villes qui n'avaient pas de représentans directs : c'est ainsi qu'aux cortès de Valladolid, en 1506, les députés de Guadalaxara parlèrent aussi au nom de Siguença et de plus de quatre cents villes et bourgades. Ceux de Salamanque parlèrent de même au nom de Plasencia, Coria, Caceres, Badajoz, Truxillo, Mérida et Ciudad-Rodrigo, ainsi qu'en celui des deux grandes-maîtrises de Saint-Jacques et d'Alcantara. Du reste, les villes qui siégeaient aux cortès étaient très jalouses de ce droit, et, en différentes occasions, elles furent les premières à s'opposer à toutes les réclamations que pouvaient faire les autres villes qui ne jouissaient pas du même privilége.

Chaque ville nommait ses députés selon ses usages particuliers; mais généralement on les choisissait, par la voie du sort, parmi les membres du conseil municipal. Souvent les rois cherchèrent à influencer les nominations, ou même à les maîtriser tout-à-fait en désignant, dans les lettres de convocation, les personnes qu'ils désiraient voir élues, et en les recommandant comme les plus dignes; mais les villes opposèrent toujours une forte résistance à ces tentatives, et quand la personne du souverain, ou le voisinage de son armée la rendaient inutile, elles ne manquaient pas de protester aussitôt qu'elles avaient recouvré un peu de liberté, contre ces élections extorquées par la violence; cet abus devint si grand, que l'on fut obligé de déclarer, par une loi, renouvelée par différentes assemblées des cortès, que les lettres de convocation ne contiendraient à l'avenir que l'époque à laquelle elles devaient se rassembler, et les objets qui leur seraient soumis.

Il était expressément défendu aux députés,

sous les peines les plus graves, de rien accepter de la couronne, ni pour eux, ni pour les leurs; mais cette loi était facilement éludée. Leurs pouvoirs contenaient en outre des instructions sur la manière dont ils devaient voter sur toutes les questions; ces pouvoirs étaient plus ou moins limités, selon les circonstances et le degré de confiance qu'ils inspiraient. Quelques-uns des députés qui assistaient aux cortès de la Corogne, en 1520, étaient simplement autorisés à écouter ce que le roi proposerait pour le soumettre ensuite à leurs commettans.

Le lieu de réunion des cortès n'était point invariablement fixé, et le roi les rassemblait là où il se trouvait : aussi il n'est guère de ville un peu importante en Espagne où elles n'aient été tenues. Le roi seul avait le droit de les convoquer; il n'est pourtant pas sans exemple de les voir se réunir d'elles-mêmes en cas d'urgence. Aussitôt après la mort du roi, son successeur devait se faire reconnaître par elles et prêter serment d'observer les

lois et de respecter les privilèges du royaume. Nous verrons, dans la suite de cette histoire, aux cortès de Valladolid, en 1518, que l'on prêta serment de fidélité à Charles V, qui venait prendre possession de ses états, à condition qu'il jurerait lui-même d'observer les lois et priviléges du royaume.

Il est très-difficile de déterminer les limites des prérogatives des cortès, qu'elles étendaient fort loin quand les rois avaient besoin d'elles, et que ceux-ci cherchaient à restreindre quand ils se sentaient les plus forts; mais le droit le plus important et le moins contesté de ces assemblées était celui d'accorder les subsides et de déterminer la manière dont ils devaient être répartis. Voici, d'après Marina, le mode que chaque ville suivait pour le choix de ses députés aux cortès.

Burgos. — Deux régidors à l'élection.

Léon. — Deux régidors au sort.

Grenade. — Un des vingt-quatre et un juré au sort.

Cordoue. — Deux des vingt-quatre au sort.

Murcie. — Deux régidors au sort.

Jaen. — Deux des vingt-quatre au sort.

Tolède. — Un régidor et un juré au sort.

Zamora. — Un régidor au sort et un gentilhomme choisi par la noblesse et par le peuple.

Toro. — Deux régidors au sort.

Soria. — Deux régidors de la noblesse.

Valladolid. — Deux gentilshommes qui devaient être du nom de Tolar et de Reoyo.

Salamanque. — Deux régidors au sort.

Ségovie. — Deux régidors au sort.

Avila. — Deux régidors à tour de rôle.

Madrid. — Un régidor au sort et un gentilhomme choisi par les paroisses à tour de rôle.

Guadalaxara. — Un régidor au sort et un gentilhomme au sort, parmi douze, qui sont choisis à cet effet.

Cuença. — Un régidor et un gentilhomme au sort (1).

(1) *Marina, Teoria de las cortes*, t. 1, ch. 26, p. 268.

Les villes qui, comme nous venons de le voir, possédaient en quelque sorte toute l'influence dans les cortès se gouvernaient presqu'en républiques, dès le commencement du 11e siècle. Les roïs de Castille et de Léon leur avaient accordé des lettres de franchise très-étendues, soit pour se créer un appui contre les empiétemens perpétuels du clergé et de la noblesse, soit pour en obtenir des subsides quand ils avaient besoin d'argent (1). Ces priviléges étaient devenus peu à peu si étendus, que les villes étaient presque indépendantes de la couronne et jouissaient, même sur les villages environnans, de droits égaux à ceux que les grands exerçaient dans leurs domaines.

Dans les premiers temps, tous les chefs de famille se réunissaient une fois par an pour élire, à la pluralité des voix, les alcaldes, les jurés syndics, les officiers de justice, et les

Il paraît dans cette liste avoir oublié Séville. Voyez à la fin du volume, note première, le tableau figuratif.

(1) *Marina Teoria de las cortez*, t. 1, chap. 11, p. 24.

chefs qui devaient commander les forces de la ville en cas de guerre; toutes les fois qu'il s'agissait d'une affaire importante pour la commune, cette assemblée était convoquée pour la décider. Mais ce mode de procéder avait de grands inconvéniens; en effet, l'assemblée était rarement complète, il était facile à un parti de se concerter pour faire adopter une mesure bientôt annulée par l'assemblée suivante, dominée par une majorité contraire; de là des querelles perpétuelles et parfois des combats. Pour bien comprendre l'état de l'Espagne, il est une circonstance qu'il ne faut pas oublier, parce qu'elle tient aux habitudes nationales, c'est que la noblesse habitait dans les villes et y dominait presque seule. Aussitôt qu'une ville ou qu'une province était enlevée aux Maures, le roi partageait les maisons et les propriétés entre ceux qui l'avait aidé dans sa conquête, en proportion des forces qu'ils avaient amenées. Les grands vivaient donc généralement dans les petites villes dont ils étaient sei-

gneurs, et la noblesse du second ordre, dans les villes qui relevaient de la couronne où elle exerçait la principale influence, occupait presque tous les emplois, et souvent même avait su les rendre héréditaires. Elle était presque partout divisée en factions rivales; la bourgeoisie, qui ne jouait qu'un rôle secondaire, ne demandait pas mieux que de secouer un joug qui lui pesait d'autant plus qu'elle commençait déjà à s'enrichir par le commerce et les manufactures. Ségovie était célèbre par ses étoffes de laine, Tolède et Burgos par leurs soieries; l'exemple des Arabes avait commencé à faire naître partout l'industrie que le despotisme ne tarda pas à étouffer.

Pour remédier aux inconvéniens qui résultaient, comme nous venons de le voir, des assemblées générales, l'on décida, sous le règne d'Alphonse XI (1), par un régle-

(1) Voyez la charte accordée par Alphonse XI à la ville de Burgos, dans Marina, tom. 1, chap. 10, p. 86

ment qui fut adopté dans Burgos, Cordoue, Séville et quelques autres villes, que le corps municipal ou *ayuntamiento* serait composé d'un nombre fixe de conseillers; ceux-ci prirent le titre de *regidores;* mais, dans quelques villes de l'Andalousie, on les appelait les vingt-quatre, à cause de leur nombre primitif. Ils étaient nommés à vie, et se complétaient eux-mêmes au fur et à mesure des vacances. Cependant quelques familles parvinrent à rendre cette dignité héréditaire. Les choix faits par le conseil municipal devaient être confirmés par le roi, qui, cependant, ne pouvait augmenter le nombre des membres, et, dans quelques villes, avait le choix sur trois candidats qui devaient lui être présentés pour chaque place vacante. L'on décida, entre autres choses, que personne ne pourrait faire partie du conseil municipal d'une ville s'il ne l'avait habitée au moins pen-

et celle de Séville, dans les *Annales ecclesiasticos y seculares de la muy noble y muy leal ciudad de Sevilla*, *por* Diego Ortiz de Zuniga. Madrid, 1677, f°. p. 200.

dant dix ans ; que l'on ne donnerait aucune lettre d'expectative ou de survivance ; et que nul chevalier ni écuyer ne pourrait faire partie d'un conseil municipal ; mais ce dernier réglement tomba bientôt en désuétude. Du reste, les villes étaient tellement indépendantes, qu'il n'était pas permis au roi lui-même d'y entrer sans une permission de l'*ayuntamiento* ou conseil municipal. Nous voyons, dans une lettre écrite par le roi Henri II à la ville de Murcie, en réponse à quelques plaintes que celle-ci lui avait adressées contre des officiers royaux, qu'il reconnaît positivement que ni lui, ni la reine, ni les infans n'ont le droit d'entrer dans une ville sans en avoir obtenu préalablement la permission de l'*ayuntamiento* (1).

Les rois essayèrent cependant plusieurs fois, mais sans beaucoup de succès, de diminuer cette grande indépendance des villes.

(1) *Discursos historicos de la muy noble y muy leal ciudad de Murcia, por el licenciado* Francisco Cascales. Murcia, 1775, folio, discurso 7, chap. 10.

Henri III institua, pour présider le corps municipal et recevoir les appels au nom du roi, un magistrat qui prit le nom de *corregidor* (1). Il était à la nomination du roi qui pouvait le révoquer à volonté ; mais il ne put triompher de la résistance de la plupart des villes qui soutinrent vigoureusement leurs immunités et refusèrent de recevoir ces nouveaux magistrats ; la même tentative fut renouvelée par les successeurs de Henri sans qu'ils pussent réussir à les établir d'une manière stable ; ce ne fut qu'aux cortès de Tolède, en 1480, au commencement du règne d'Isabelle, que l'établissement de cette nouvelle charge fut légalement reconnu, et que l'on consentit à recevoir les *corregidores* partout (2).

Comme chaque ville avait son gouvernement et ses priviléges particuliers, et qu'il

(1) *Historia de la vida y hechos del rey Enrique III, de Castilla, por el maestro* Gil Gonzalez Davila. Madrid, 1637, folio, p. 123.

(2) *Hernando del Pulgar, cronica de los reges catholicos.* Valencia, 1780, folio, chap. 95.

faudrait un ouvrage spécial pour les faire connaître tous, je me bornerai à donner en abrégé ceux de Tolède et de Séville. Par là on pourra facilement se faire une idée de la manière dont se gouvernaient les autres cités; car la différence qui existait était plutôt dans la forme que dans le fond.

Quand Alphonse V eut soumis la ville de Tolède, en 1085, il accorda aux Maures, aux Juifs et aux étrangers des juges pris dans leur sein, pour décider les contestations qui pourraient s'élever entre eux, et créa en outre deux alcaldes pour administrer la justice. L'un devait être choisi parmi les *Mozarabes* (1), l'autre parmi les Castillans. L'alcalde

(1) On appelait *Mozarabes* les chrétiens goths qui, au lieu de se réfugier dans les montagnes avec les compagnons de Pélage, s'étaient soumis à la domination des Arabes qui, se contentant de les soumettre à un tribut, leur avait laissé le libre exercice de leur religion et de leurs lois. Ils étaient fort nombreux, surtout à Tolède; ils avaient conservé la messe selon l'usage des anciens Goths, c'est-à-dire, avec de notables différences de la messe latine. Un archevêque de Tolède ayant voulu introduire le rit latin malgré la

Mozarabe jugeait d'après les anciennes lois des Goths qui étaient restées en vigueur parmi la nation depuis la conquête ; et son collègue jugeait d'après les lois et ordonnances de Castille. Leur juridiction s'étendait non-seulement sur la ville, mais encore sur tout le territoire jusqu'à la frontière des Maures. (1)

résistance de la population Mozarabe, on convint de remettre la décision de cette affaire au jugement de Dieu. Les deux rituels furent placés sur un brasier; mais comme il paraît qu'on y allait de bonne foi, les deux rituels furent consumés. Il fallut donc décider la question par l'épée, et la victoire étant restée aux chevaliers des Mozarabes, ceux-ci continuèrent à observer leur rit ; mais ils se confondirent peu à peu avec les Castillans, et l'ancien rit serait entièrement oublié si le cardinal Ximenès n'avait fondé une chapelle dans la cathédrale de Tolède, où l'on dit encore tous les jours la messe selon le rit Mozarabe.

(1) Voyez, pour les constitutions municipales de Tolède, *Descripcion de la imperial ciudad de Toledo y de sus antiguedades, por el licenciado* Francisco de Pisa. Toledo, 1617, folio, chap. 34 et suivans; *Historia de la imperial ciudad de Toledo,* por de Pedro de Alcocer. Toledo, 1554, folio, chap. 43; *Informe de la imperial ciudad de Toledo al consejo de Castilla*, 1758, in-8°, p. 59 et suiv.

Dans les premiers temps, on convoquait, pour décider des affaires publiques, tous les nobles et bourgeois qui voulaient venir voter. Cette assemblée élisait annuellement ses magistrats nommés *fielès*, qui, avec les alcaldes, expédiaient les affaires courantes. Cette coutume dura jusqu'au règne du roi D. Juan II, et à cette époque les inconvéniens que nous avons détaillés plus haut firent adopter l'ordonnance d'Alphonse XI (1). Le nombre des *regidores* fut fixé à seize; huit pour la noblesse et huit pour la bourgeoisie; il fallait, pour qu'une mesure fût adoptée, qu'elle obtînt l'assentiment des deux tiers des membres présens. Chaque paroisse eut en outre le droit d'élire deux jurés, ceux-ci siégeaient aussi dans l'*ayuntamiento*, mais ils n'avaient que voix consultative, le droit d'arrêter la décision des affaires et d'en

(1) *Cronica del señor D. Juan II de este nombre*, *por* Fernan Perez de Gusman. Valencia, 1779, folio, ch. 21. Pisa, *Hist. de Toledo*, ch. 27; Alcocer, *Hist. de Toledo*, ch. 93.

référer au roi quand ils croyaient les intérêts des citoyens lésés; c'était, comme on le voit, des espèces de tribuns. Il fallait, pour que l'*ayuntamiento* pût prendre une décision, qu'il y eût au moins cinq *regidores* et un juré présens.

La manière dont Séville se gouvernait offrait peu de différence. St-Ferdinand avait pris cette ville sur les Maures, en 1248, et partagé entre les conquérans tous les biens-fonds qui avaient appartenu aux vaincus. Il établit un *ayuntamiento* qui fut d'abord composé de trente-six *regidores* à la nomination du roi; le nombre en fut plus tard réduit à vingt-quatre par Alphonse XI, et, quoiqu'il s'élevât dans la suite à plus de soixante, on continua toujours à les appeler les vingt-quatre. Cinq alcaldes nommés par l'*ayuntamiento* rendaient la justice en première instance, on appelait de leurs sentences à quatre alcaldes majors, qui avaient aussi le droit de siéger dans l'*ayuntamiento*; un alguazil major nommé par le roi, qui confiait toujours cet

emploi au chef de l'une des principales familles de la ville, était chargé de l'exécution de leurs sentences, et des jurés, nommés comme ceux de Tolède par les paroisses, jouissaient aussi des mêmes droits et prérogatives. (1)

On reconnaît facilement que ce mode de gouvernement devait peu à peu amener une olygarchie. En effet, les familles qui composaient l'*ayuntamiento* se recrutaient presque toujours dans leur sein, et insensiblement finirent, en s'emparant de toutes les charges, par exercer, dans les villes, un pouvoir presque absolu. Cet état de choses devait nécessairement mécontenter tous ceux qui se trouvaient exclus, et il était aussi plus facile au pouvoir royal de faire adopter les mesures qui lui convenaient, puisqu'il n'avait qu'un petit nombre de familles à gagner; le pouvoir dont elles jouissaient était d'autant plus exorbitant que, dans la plupart des

(1) Zuniga, *Annales de Sevilla,* p. 200; Alonzo Morgado, *Historia de Sevilla.* Sevilla, 1587, folio, liv. 2; ch. 16.

villes, c'était dans le corps municipal que l'on choisissait exclusivement les deputés aux cortès.

Le mécontentement qu'excitaient ces abus eut beaucoup de part aux troubles dont nous allons parler; dans presque toutes les villes, le parti des communes se hâta de changer le corps municipal aussitôt qu'il eut pris le dessus; malheureusement on tomba dans l'excès contraire, et, dans un grand nombre des villes confédérées, l'*ayuntamiento* fut envahi par des gens sortis de la lie du peuple qui abusèrent de leur pouvoir pour tyranniser les riches et les nobles. Ceux-ci, mécontents de se voir exclus de toute participation au pouvoir, cherchèrent à faire leur paix avec le gouvernement et ne contribuèrent pas peu à faire rentrer sous son autorité, les villes qui s'en étaient écartées. Mais n'anticipons pas sur les événemens, et voyons auparavant quelle était la position des deux autres ordres de l'état, la noblesse et le clergé.

La haute noblesse, désignée, dans les pre-

miers temps de la monarchie, sous le nom de *ricos hombres*, possédait d'immenses domaines et vivait, retranchée derrière les murailles de ses châteaux, dans une entière indépendance. Profitant des embarras où la couronne se trouvait souvent placée, soit par les guerres contre les Maures, soit par les guerres intestines non moins fréquentes, elle lui vendait bien cher ses secours et souvent même son inaction; toujours sûre, quand elle voulait se révolter, de trouver un allié dans ses anciens ennemis. Les seigneurs possédaient une juridiction absolue dans leurs domaines, étaient exempts d'impôts et vivaient presque toujours éloignés de la cour, qui, ne pouvant s'en faire obéir, était obligée de les ménager.

Le clergé, le plus riche, peut-être, de la chrétienté, était plus puissant encore. Les guerres contre les Maures, si longues et si acharnées, avaient entretenu, en Espagne, le fanatisme religieux qui, déjà, commençait à diminuer dans le reste de l'Europe. Aussi,

tout tremblait devant lui, et il n'était pas sans exemple de voir un archevêque de Tolède mettre le royaume en interdit pour une offense personnelle.

Les trois ordres militaires de Santiago, Calatrava et Alcantara, réunissaient à la fois les priviléges du clergé et ceux de la noblesse. Protégés par l'habit religieux, composés de tout ce que l'Espagne renfermait de plus noble et de plus brave, ayant à leur tête un grand-maître de leur choix, riches d'immenses domaines, entretenus dans la discipline et les habitudes militaires par leurs guerres continuelles contre les Maures, ils formaient un état dans l'état, et leur grand-maître marchait presque l'égal du souverain. (1)

Le pouvoir royal était donc à peu près nul sous les premiers rois; mais l'habileté de quelques-uns de leurs successeurs, qui avaient

(1) Voyez *Cronica de los tres ordenes militares*, *por* Francisco Rades de Andrade. Toledo, 1571, folio; *Historia de las tres ordenes militares*, *por el licenciado.* Francisco Caro de Torres. Madrid, 1629, folio.

adroitement profité de victoires remportées sur les Maures pour se faire des créatures et surtout la conduite, à la fois ferme et prudente, du roi D. Jean II, avait su le rendre assez considérable ; cependant il avait été presque anéanti de nouveau sous le règne de son fils Henri IV dit l'impuissant. Ce monarque, faible d'esprit et de corps, dilapida entièrement le domaine de la couronne et se laissa gouverner par son favori, D. Beltran de la Cueva, qui s'était rendu odieux à la nation par son orgueil et ses exactions. On l'accusait d'entretenir un commerce criminel avec la reine et d'être le père de l'infante D. Juana, à laquelle on donnait le surnom injurieux de *Beltranija*. On allait même jusqu'à dire que le roi avait encouragé cette liaison pour se laver du reproche d'impuissance qui ne contribuait pas peu au mépris qu'il inspirait. La noblesse, indignée de cette conduite, résolut de secouer le joug du faible monarque et de l'insolent favori. Elle se réunit à Avila, au mois de juin 1465, déclara Henri indigne du trône, sa fille

bâtarde et incapable de lui succéder, puis proclama à sa place son frère D. Alphonse, alors âgé seulement de 11 ans. Pour rendre cette déposition plus solennelle, elle eut lieu avec les cérémonies suivantes, selon la chronique inédite d'Enrique del Castillo. (1)

« On dressa, dans une plaine près d'Avila, » un échafaud sur lequel on plaça une figu- » re représentant le roi assis sur son trône » et revêtu d'habits de deuil; on lut ensuite à » la foule immense, que ce spectacle avait at- » tirée, un long manifeste contenant tous les » griefs que l'on avait contre lui et on le dé- » clara indigne de régner. L'archevêque de » Tolède s'approcha alors de cette effigie et lui » ôta la couronne; on le déclara indigne de ren- » dre la justice, et le comte de Plasencia lui » enleva l'épée de justice; on le déclara indi- » gne de gouverner, et le comte de Benavente » lui arracha le sceptre des mains; enfin, on

(1) Enrique del Castillo, *Cronica del rey Enrique IV*, ch. [illegible]. Hernando del Pulgar, *Cronica de los reyes*, [illegible] ch. [illegible]. Mariana, *Hist. de Esp.*, liv. 23, chap. 9.

» le déclara indigne du trône, et Diégo Lopez » le jeta en bas ignominieusement. Don Al» phonse fut alors placé sur le trône, l'éten» dard royal déployé et toute la multitude ras» semblée s'écria : Castille, Castille! pour le » roi Alphonse! »

Le roi Henri marcha contre les rebelles, et, après une guerre incertaine qui se prolongea plus de deux années, les défit enfin près d'Olmédo. D. Alphonse fut fait prisonnier dans cette rencontre, et quelques jours après mourut de la peste. Son parti qui était cependant loin d'être abattu voulut proclamer à sa place l'infante dona Isabelle sa sœur; mais celle-ci refusa de se prêter à ce qu'elle regardait comme une usurpation. Ce refus généreux amena une transaction par laquelle Henri déclara Beltranija bâtarde et incapable de lui succéder et proclama sa sœur héritière de la couronne; on lui prêta serment aux taureaux de Guisando (1); mais il se repentit bientôt de

(1) Les taureaux de Guisando sont des masses de

cette démarche et voulut s'emparer de sa personne; celle-ci, pour se créer un appui, épousa secrètement, et malgré son frère, D. Ferdinand, alors roi de Sicile et héritier d'Aragon. Ce mariage eut lieu le dix-huit octobre 1469. Le roi Henri, furieux et craignant qu'Isabelle, soutenue par l'Aragon, ne cherchât à lui enlever la couronne de son vivant, négocia le mariage de Beltranija avec le roi de Portugal; il tomba malade bientôt après, et la déclara son héritière en mourant; mais Isabelle n'en fut pas moins reconnue par toute la nation comme la reine légitime de Castille. D. Ferdinand, quoique son époux, n'avait aucun pouvoir en Castille; il n'y fut

pierre actuellement informes, au nombre de quatre, qui se trouvent dans une vigne non loin de l'Escurial. L'opinion générale est qu'elles représentent des taureaux, et qu'elles furent élevées par Jules-César en mémoire de l'hécatombe qu'il sacrifia dans ce lieu, après avoir remporté une victoire complète sur les fils de Pompée; d'autres prétendent que ce sont des éléphans placés en ce lieu par Scipion, pour perpétuer la mémoire d'une bataille gagnée sur les Carthaginois.

toujours considéré que comme roi d'Aragon et souverain étranger. Le roi de Portugal entra en Espagne à la tête d'une nombreuse armée pour faire valoir ses droits ; mais, après quelques combats dont l'issue fut douteuse, il se vit enfin complétement battu entre Toro et Zamora et contraint de faire la paix. Dona Juana ou Beltranija se retira dans un monastère, et Ferdinand et Isabelle restèrent paisiblement en possession de la couronne. (1)

(1) Hernando del Pulgar, chap. 17, 45, 92 ; Garibaï, *Annales de España*, liv. 18, chap. 3 et suiv.

CHAPITRE PREMIER.

Règne de Ferdinand et Isabelle. — Prise de Grenade. — Augmentation du pouvoir royal. — Les trois grandes maîtrises réunies à la couronne. — Mariage de l'infante avec Philippe, archiduc d'Autriche. — Ferdinand déclaré régent.

Aussitôt que Ferdinand et Isabelle se virent paisibles possesseurs du trône, leur premier soin fut de réformer les abus et d'établir l'autorité royale sur des bases plus solides. Le premier coup qu'ils portèrent à la noblesse

fut l'établissement de la *sainte-hermandad* (1). Cette hermandad ou confrérie, qui fut imaginée par don Alphonse de Quintanilla et don Juan de Olmedo, était destinée à réprimer les brigandages et les meurtres impunément commis dans toute l'Espagne. La noblesse qui, hors des grandes villes, était presque partout maîtresse de la juridiction, négligeait de punir les coupables, les protégeait même quelquefois quand ils lui étaient utiles. Mais, d'après les réglemens rédigés par les députés des villes, réunis à cet effet à Dueñas, en 1476, il fut convenu qu'il y aurait, dans chaque ville de la confrérie, deux alcaldes qui auraient le droit de juger les coupables, n'importe où ils auraient été arrêtés, et que l'on entretiendrait, par cent feux, un cavalier destiné à poursuivre les criminels et à les arrêter partout où il les trouverait. La confrérie choisit pour son chef D. Alphonse d'Aragon,

(1) Hernando del Pulgar, *Cronica de los reyes catholicos*, chap. 41.

frère bâtard du roi, et eut bientôt sous ses ordres jusqu'à deux mille cavaliers. Toutes les villes, excepté celles qui appartenaient à la noblesse, s'empressèrent de s'associer à la Sainte-Hermandad. La noblesse, qui sentait combien cette institution diminuait son influence, s'y montra d'abord fort opposée; mais l'autorité du roi et l'exemple du connétable de Castille, le plus grand propriétaire du royaume, la forcèrent enfin à y entrer elle-même, et la confrérie fut généralement reconnue. Ses réglemens furent encore perfectionnés en 1480, et bientôt l'on put voyager dans toute l'Espagne sans avoir rien à craindre des brigands qui l'infestaient auparavant.

Le roi, non content d'avoir mis un frein à leurs rapines, résolut de détruire leurs retraites. Il assiégea, prit et détruisit successivement les forteresses de Castro-Nuño (1),

(1) Hernando del Pulgar, *Cronica de los reyes catholicos*, ch. 56.

Cubillas, Cantalapiedra, Montéon et d'autres qui leur servaient de refuges. Il chercha peu à peu à se mettre en possession de toutes celles qui étaient entre les mains des grands, ou avoisinaient les frontières, et s'en empara, soit par des échanges, soit en les enlevant de force, sous divers prétextes.

Ferdinand et Isabelle, voulant enfin frapper le dernier coup, convoquèrent les cortès à Tolède (1), en 1480. Dans cette assemblée, qui, comme nous l'avons dit plus haut, se composait seulement des députés de dix-sept villes, on commença par annuler presque toutes les donations de Henri l'impuissant, et par les faire rentrer dans le domaine de la couronne. On condamna à mort, et l'on exécuta plusieurs seigneurs qui s'étaient montrés rebelles aux ordres du roi, et avaient pris les armes contre lui.

(1) Hernando del Pulgar, *Cronica de los reyes catholicos*, ch. 95.

L'on établit des corrégidors pour rendre la justice au nom du roi, partout où il n'y en avait pas encore. Ces mesures vigoureuses en imposèrent tellement, dit Hernando del Pulgar, que la paix régnait en tous lieux; le chevalier, qui auparavant tyrannisait le laboureur et l'artisan, n'osait plus lever la tête; les portes de toutes les forteresses étaient ouvertes, et les chemins parfaitement sûrs.

Après avoir ainsi établi son autorité sur les villes et sur la noblesse, il ne restait plus au roi qu'à enlever aux Maures le royaume de Grenade, le seul qui leur restât de tant de conquêtes. Il s'empara successivement du peu de forteresses qui défendaient les approches de la capitale, et, profitant habilement des discordes civiles, il planta bientôt l'étendard de Castille sur ce dernier boulevard des infidèles. Cette conquête eut lieu en 1492 : dès-lors Ferdinand songea à détruire le pouvoir des trois ordres militaires (1). Après la

(1) *Cronica de los tres ordenes y caballerias de Santia-*

mort de Garci Lopez de Padilla, vingt-neuvième et dernier grand-maître de Calatrava, et celle de D. Alonzo de Cardenas, quarante-unième et dernier grand-maître de Saint-Jacques, il obtint du pape qu'ils ne seraient pas remplacés, et que lui-même, serait administrateur, jouissant du revenu de la grande-maîtrise et du pouvoir de disposer des commanderies. Bientôt après, D. Juan de Zuniga, trente-septième et dernier grand-maître d'Alcantara, ayant renoncé à sa dignité en s'en réservant les revenus, le roi réunit sur sa tête l'administration des trois grandes-maîtrises. Charles V obtint après sa mort cette même administration sa vie durant, et enfin, sous Philippe II, elles furent pour toujours réunies à la couronne. Ces ordres, devenus inutiles par l'entière expulsion des Maures, ne conféraient plus qu'une distinction honorifique, et les commanderies, destinées à récompenser les services militaires, ne donnè-

go, Alcantara y Calatrava, por el licenciado Fray Francisco de Rades y Andrada. Toledo, 1572, folio.

rent plus que des revenus sans aucun pouvoir.

Toutes ces mesures, cependant, n'avaient pu être mises à exécution sans faire un grand nombre de mécontens qui, comprimés par la double autorité de Ferdinand et d'Isabelle, n'attendaient cependant que l'occasion de ressaisir ce qu'ils avaient perdu, occasion que la mort d'Isabelle devait bientôt leur présenter.

L'infante D. Juana, plus connue dans l'histoire sous le nom de Jeanne-la-Folle, qui, après la mort de l'infant D. Juan, son frère, et du fils de sa sœur aînée, mariée au roi de Portugal, se trouvait la seule héritière des couronnes de Castille et d'Aragon, avait épousé Philippe, dit le Beau (1), archiduc d'Autriche, fils de Maximilien, roi des Romains, et de Marie de Bourgogne. Cette prin-

(1) *Historia de la vida y hechos del imperador Carlo V, por* D. Prudencio de Sandoval, obispo de Pamplona. Pamplona, 1618.

Il est à peu près inutile de rappeler ici que Phi-

cesse résidait en Flandre avec son époux, et sa raison, altérée, dit-on, par la jalousie, ne fesait pas supposer qu'elle fût jamais en état de prendre les rênes du gouvernement.

Isabelle, voyant chaque jour décliner sa santé, appela auprès d'elle, en 1504, son gendre et sa fille : ceux-ci, laissant en Flandre D. Carlos, leur fils aîné, qui était né l'année précédente, se hâtèrent de se rendre à ses ordres. Mais Philippe (1) réussit mal à la cour d'Espagne. Son caractère vif et léger ne pouvait s'accommoder à la gravité castillane, et il résolut bientôt de retourner dans ses états héréditaires. Ce fut en vain qu'Isabelle chercha à le retenir en lui représentant que chaque jour il pouvait être appelé à gouverner une nation dont il ne connaissait ni les mœurs ni la langue. Il négligeait ouvertement l'infante, son épouse, qui était peu favorisée des dons de la nature; elle, au con-

lippe possédait les Pays-Bas du chef de Marie de Bourgogne, sa mère, fille de Charles-le-Téméraire.

(1) Sandoval, liv. 1, ch. 16.

traire, l'aimait éperdûment, et s'affligea tellement de ses froideurs et de l'obligation de quitter sa patrie pour le suivre, que sa raison, déjà ébranlée, en éprouva un nouveau choc. Aussitôt après avoir donné le jour à l'infant D. Ferdinand, qui fut par la suite roi de Bohême et de Hongrie (1), elle quitta l'Espagne pour rejoindre son époux, qui s'était hâté de retourner en Flandre sans attendre qu'elle fût en état de l'accompagner.

Isabelle languit encore pendant quelques mois, et mourut à Medina del Campo, le 26 novembre 1504 (1). Sachant que la maladie de sa fille la rendait incapable de gouverner, et indignée de la conduite de son gendre qui ne se donnait même plus la peine de garder quelques dehors vis-à-vis de sa malheureuse épouse, elle fit son testament quelque temps avant sa mort. Elle nomma, par cet acte, Fer-

(1) *Petri martyris epistola*, 250, 253.

(2) Sandoval, liv. 1, chap. 17. *Annales de Aragon*, *por el maestro* Pedro Abarca de la c. de j. Salamanca, 1684, folio, t. 2, p. 361.

dinand son époux, régent et administrateur de Castille, jusqu'à ce que l'infant D. Carlos eût atteint l'âge de vingt ans. Elle lui donna en même temps la moitié des revenus des Indes, et la totalité de ceux des trois ordres militaires.

Aussitôt après la mort de la reine, sa femme, Ferdinand convoqua à Toro (1) les cortès de Castille, fit proclamer Philippe et Jeanne, et parvint lui-même à se faire reconnaître comme régent; mais son triomphe fut de courte durée. Les grands de Castille le connaissaient trop bien pour le voir avec plaisir à la tête du gouvernement, et ils espéraient parvenir à ressaisir sous un nouveau règne le pouvoir qui leur avait été arraché. Un prince jeune et ignorant les usages du pays, une princesse privée de la raison, leur paraissaient moins redoutables que le vieux Ferdinand qu'ils détestaient.

La plupart d'entre eux se retirèrent dans

(1) Sandoval, liv. 1, ch. 19; Abarca, *Annales de Aragon*, tom. 2, pag. 363.

leurs domaines ou dans les villes où ils avaient quelque influence, et commencèrent à armer leurs vassaux. Ferdinand n'eut bientôt plus avec lui que D. Bernardino de Vélasco, connétable de Castille; D. Fadrique de Tolède, duc d'Albe; le marquis de Dénia et le cardinal Ximenès, archevêque de Tolède.

La connaissance du testament d'Isabelle ne suscita pas moins d'opposition à la cour de Bruxelles. Philippe fut indigné qu'on voulût lui arracher des droits qu'il regardait comme les siens. Il fut encore excité dans son ressentiment par D. Juan Manuel (1), ambassadeur de Castille à la cour impériale qui, aussi habile que Ferdinand, s'aperçut bientôt qu'il serait plus avantageux pour lui de servir un prince jeune et magnifique que de rester fidèle à son ancien maître, dont la générosité ne passait pas pour la vertu prin-

(1) D. Juan Manuel était d'une des plus illustres familles de l'Espagne. Il descendait en droite ligne de l'infant don Manuel, septième fils de saint Ferdinand, roi de Castille.

cipale. Il encourageait, sous main, les grands de Castille dans leur résistance contre Ferdinand, et conclut avec Louis XII, roi de France, un traité par lequel il crut s'assurer l'appui de ce monarque.

Ferdinand, de son côté, ne resta pas oisif. Il tâcha d'obtenir l'adhésion de D. Juana au testament de sa mère. Par le moyen de Conchilla, gentilhomme aragonais, qu'il envoya auprès d'elle, il obtint une lettre par laquelle elle l'autorisait à se mettre à la tête du gouvernement. Mais Philippe ayant découvert cette intrigue, fit jeter Conchilla dans un cachot, chassa tous les domestiques espagnols qui étaient auprès de sa femme, et la confina elle-même dans ses appartemens. La dureté de cette conduite acheva, dit-on, de détruire la raison de cette infortunée reine (1).

Ferdinand ne s'en tint pas là. Il chercha à susciter à Philippe des embarras qui pussent l'empêcher de quitter la Flandre, et à trou-

(1) *Petri martyris epistola*, 287.

ver des alliés pour se maintenir au pouvoir. Une tentative de mariage avec Betranija, fille prétendue bâtarde du roi Henri IV, dont il voulait ressusciter les droits, ayant échoué par l'opposition qu'y mit le roi D. Emmanuel de Portugal, il se tourna du côté de la France, et demanda en mariage Germaine de Foix, nièce de Louis XII (1). Il lui fit des ouvertures auxquelles ce prince, dont les affaires en Italie n'étaient rien moins qu'en bon état, répondit volontiers. Philippe privé par là de son seul allié fut donc obligé de consentir à un traité que l'on signa à Salamanque, et par lequel il fut convenu que Ferdinand gouvernerait conjointement avec sa fille et son gendre. (1)

Ferdinand était trop rusé et trop accoutumé à se faire un jeu de la foi des traités pour ne pas soupçonner que son gendre n'avait consenti à ces conditions que faute d'autres

(1) Abarca, *Annales de Aragon*, p. 364. Mariana, liv. 28.

(1) Mariana, liv. 28, ch. 16.

ressources; il craignait qu'à son arrivée en Espagne, il ne cherchât de toutes les manières à se délivrer d'un contrôle pénible. Mais après avoir épuisé tous les moyens de le retenir à l'étranger, il fut obligé de consentir à ce qu'il vînt prendre possession de la couronne, avec son épouse, le 28 avril 1506, à la Corogne, en Galice.

CHAPITRE II.

Arrivée de D. Philippe à la Corogne. — Son entrevue avec Ferdinand. — Folie de la reine. — Cortès de Mucientes. — Discussion entre Burgos et Tolède. — Tyrannie de D. Juan Manuel. — Mort de Philippe.

Aussitôt que l'on eut reçu la nouvelle de l'arrivée du nouveau roi, la noblesse et les députés des villes s'empressèrent d'aller au-devant de lui. Ferdinand, se voyant ainsi abandonné, et sentant qu'il lui serait impos-

sible de faire valoir les droits que lui accordait le traité de Salamanque, consentit à y renoncer, malgré les conseils du connétable de Castille qui l'engageait à exiger, même par la force, l'exécution de ce traité. Celui-ci voyant que Ferdinand, au lieu de se mettre en mesure de résister, se préparait à aller au-devant de son gendre, le quitta à la Bañeza, près Bénavente, pour rejoindre don Philippe. Ce fut en vain que le duc d'Albe voulut l'engager à rester avec son ancien maître, jusqu'à ce qu'il eût quitté le territoire de Castille. Si le roi Ferdinand, lui répondit-il, veut forcer son gendre à renvoyer don Juan Manuel et à observer le traité de Salamanque, je le soutiendrai de tout mon pouvoir et avec tous les miens; mais, s'il veut céder, je vais rejoindre mon nouveau maître. « Connétable, s'écria le duc indigné, je t'avais toujours cru un homme sans honneur; mais je vois qu'il t'en reste encore à perdre (1). »

(1) Alcocer, *Historia de las communidades.*

Ferdinand entra en Galice, et s'arrêta à un endroit que l'on nomme Yanta de Conejos. On convint que l'entrevue des deux rois aurait lieu entre ce village et Puente de Sanabria, où se trouvaient Philippe et son épouse, et que les deux princes se traiteraient comme rois de Castille et d'Aragon. Cet arrangement fut conclu par don Juan Manuel, qui, avant de se risquer à venir au camp de l'Aragonais, exigea que le duc d'Albe restât en otage à sa place (1).

Quand les deux rois se rendirent, le lendemain, au lieu désigné pour l'entrevue, leur suite offrait le plus grand contraste. Celle du roi d'Aragon était composée d'un petit nombre de seigneurs, sans armes, accompagnés seulement de quelques pages. Ferdinand ordonna même à l'alcayde de los Donzelès de renvoyer le sien, qui portait seulement son casque et sa lance, en disant : «c'est avec des

(1) Sandoval, liv. 1, ch. 22; Garibai, *Annales de España,* liv. 20, ch. 7; Mariana, liv. 28, ch. 20.

paroles, et non avec des armes, qu'il faut aujourd'hui, décider la question.» Il arriva le premier, et après avoir placé sa suite sur deux files, qu'il fallait traverser pour arriver jusqu'à lui, il attendit l'arrivée de son gendre.

Celui-ci parut bientôt, environné d'une foule de seigneurs couverts de brillantes armures et escorté par deux mille Allemands de sa garde. Don Juan Manuel et quelques autres Castillans firent durement sentir à Ferdinand, par leur insolence à son égard, que son pouvoir était fini, et que le joug qu'il leur avait imposé était brisé.

Le seul connétable de Castille, honteux, de son lâche abandon, se précipita aux pieds du roi, qui le releva et l'embrassa avec bonté. Il traita de même le cardinal Ximenès, archevêque de Tolède, et l'ambassadeur du roi des Romains, qui vinrent ensuite (1) lui présenter leurs hommages.

(1) Alcocer, *Historia de las communidades;* Abarca, *Annales de Aragon,* t. 22, p. 367.

Les deux rois, après s'être salués froidement, se retirèrent sous un chêne avec quelques personnes de leur suite et, après quelques minutes de conversation, ils se séparèrent mécontens l'un de l'autre. Ferdinand retourna à Yanta de Conejos, et il n'avait pas encore fini de dîner, que les fourriers du roi son gendre arrivèrent pour marquer les logemens de leur maître. Le roi, offensé de ce manque d'égards, monta aussitôt à cheval et retourna à Valladolid, plein de ressentiment (1).

Ainsi délivré de son beau-père, le roi Philippe ne restait pas cependant sans embarras. Le peuple commençait à murmurer des exactions commises par la garde allemande, dans les lieux où elle avait passé, et ne voulait pas entendre parler de l'interdiction de la reine.

La plupart des députés des villes (*pro-*

(1) Voyez sur cette entrevue la lettre écrite par Ferdinand à D. Francisco de Roxas, son ambassadeur à Rome, et qui se trouve rapportée dans d'Avila, *Theatro de la santa iglesia de Valladolid,* pages 629 et suiv.

aurradorès), et surtout Pédro Lopez de Padilla (1), député de Tolède, étaient sourds à toutes les propositions qu'on leur fesait à cet égard. Ce dernier excitait les autres à la défense des droits de la reine, qu'il prétendait calomniée, et à exiger qu'elle fût mise en possession du pouvoir. Les choses en étaient là, quand le roi Philippe se rendit à Bénavente, où son intention était de tenir les cortès.

A son arrivée dans cette ville, Philippe fixa le jour où les députés aux cortès viendraient lui baiser la main, selon l'ancien usage. Ce fut une occasion, pour Burgos et Tolède, de renouveler leur vieille querelle pour la préséance (2). Car, quoique ce point eût été décidé par le roi Alphonse XI et son fils don Pédro, on ne négligeait aucune occasion pour renouveler le différent. L'historien contemporain, D. Pédro Alcocer, raconte ce

(1) Ce Pédro Lopez de Padilla était le père de Don Juan de Padilla, dont il sera question dans la suite de cette histoire.

(2) Voyez la note II à la fin du volume.

qui se passa, dans cette circonstance, d'une manière trop caractéristique, pour que je change rien à sa narration (3).

« Aussitôt, dit-il, que le jour fut fixé pour » la cérémonie, les députés de Burgos, qui » étaient alors le licencié del Castillo et Pé- » dro de Cartagèna, se rendirent en toute » hâte au palais, et se mirent tout auprès de » la porte par laquelle ils devaient entrer » chez le roi, un de chaque côté, et les dé- » putés des autres villes se placèrent derrière » eux, à mesure qu'ils arrivèrent.

» Le roi ayant fini la sieste (car on était au » mois de mai), entra dans la salle d'audien- » ce, et l'huissier ouvrit la porte, en disant : » Entrez, députés. Burgos entra donc, et dit » qu'ils rendaient grâces au ciel de l'arrivée » de son altesse dans ce royaume. Ses deux

(1) Il faut observer que cet auteur comme tous les chroniqueurs espagnols, quand ils parlent des cortès, ne nomme jamais les députés, mais toujours la ville, comme si c'était elle qui parlât et qui agît. Tolède dit telle chose. Burgos se leva pour répondre, etc.

» députés se placèrent ensuite à droite et à » gauche du roi. Léon entra la seconde, et » fit la même chose. Tout le monde était » étonné de ce que Tolède ne paraissait pas; » mais Pédro Lopez de Padilla ne dormait » pas, et il fit une chose que l'on n'avait pas » encore vue jusque-là. Il resta derrière les » autres députés, et pria ensuite un arquebu- » sier de la garde, nommé Madriléjos, de » marcher devant lui et de lui ouvrir un pas- » sage. Celui-ci s'empressa de lui obéir; et, » au moment où tous les députés étaient déjà » réunis dans la salle, l'arquebusier entra, en » disant : Rangez-vous, députés, faites place » pour Tolède! Ce qu'il répéta plusieurs fois, » en portant sa masse sur l'épaule, jusqu'à » ce qu'il arrivât où était le roi. Pédro Lopez » le suivait, et arriva devant le roi au moment » où le marquis de Villéna disait : Où est » donc Tolède? Pédro de Padilla mit un ge- » nou en terre, et dit à peu près la même » chose que Burgos, quoiqu'il l'exprimât en » de meilleurs termes. Le roi lui mit les mains

» sous les bras, comme pour le relever, et se
» leva ensuite pour répondre aux députés
» du royaume; mais le marquis de Villéna
» lui dit : Sire, ce n'est pas l'usage, en Castille, que le roi parle debout aux députés;
» et alors il se rassit. Pendant ce temps-là, le
» licencié del Castillo, député de Burgos s'approcha de don Martin de Acuña, député de
» Léon, et lui dit : Ne vois-tu pas que le roi
» ne se lève que pour Tolède et pour la remercier? Alors, don Martin, un peu trop
» hardi, se mit à genoux à côté de Padilla; et
» comme le roi le relevait dans ce moment,
» il lui fit perdre l'équilibre, en le touchant,
» et le fit retomber à genoux. Padilla le repoussa d'un coup de coude, en disant :
» Quelle mauvaise plaisanterie est cela? Le
» marquis de Villéna dit alors au roi : Ordonnez au député de Léon de retourner chez
» lui. Ce que fit le roi, en disant quelque
» chose de gracieux à Tolède; et son ordre
» fut exécuté. »

La reine ne tarda pas, cependant, à donner

de nouvelles preuves du dérangement de sa raison. Pendant son séjour à Bénavente, elle sortit, un après-midi, pour aller se promener dans le bois de Pabes, accompagnée du marquis de Villéna et du comte de Bénavente, et y resta assez long-temps. Quelqu'un lui ayant dit que le roi voulait la laisser à Bénavente et gouverner seul, cette nouvelle la désespéra tellement, qu'en revenant à la ville elle entra dans la maison d'une pâtissière, et s'assit sous l'auvent de la porte. Le roi en ayant été informé, s'y rendit en toute hâte; mais ni lui ni les grands qui l'avaient accompagné, ne purent la décider à quitter cette maison, où elle coucha, au grand étonnement de toute la ville. Comme le bruit s'était répandu que le roi Ferdinand, son père, venait la chercher, les deux mille Allemands de la garde du roi furent sous les armes toute la nuit (1), pour s'opposer à toute tentative de cette espèce. Le lendemain, le roi et la reine quittèrent Béna-

(1) Alcocer, *Historia de las communidades*.

vente, et se rendirent à Mucientes, où l'on ouvrit les cortès. Le roi, après leur avoir exposé que l'infirmité toujours croissante de la reine la rendait entièrement incapable de s'occuper d'affaires, proposa qu'elle fût détenue à Tordesillas jusqu'à son entière guérison, et qu'on l'autorisât à gouverner seul. Il demanda, en outre, un subside de 400,000 ducats. Cette dernière proposition fut faite par don Juan Manuel, qui était président du conseil royal et *contador-mayor*.

Quant à la détention de la reine, les avis furent partagés. Burgos, Léon, la moitié de Grenade et quelques autres villes étaient disposées à consentir à la proposition du roi. Beaucoup d'autres, entre lesquelles étaient Guadalaxara, Madrid, Salamanque et surtout Tolède, s'y opposaient fortement.

L'archevêque de Tolède et don Juan Manuel en ayant eu connaissance, firent appeler don Pédro Lopez de Padilla, député de Tolède, dont ils redoutaient, surtout, le talent et l'influence, et lui jurèrent que la reine

était réellement privée de sa raison, cherchant à le gagner par des prières et à l'intimider par des menaces. Mais ni les unes ni les autres ne firent aucune impression sur lui. Il répondait toujours qu'il voulait voir la reine et lui parler, et qu'alors il dirait son avis. Voyant que rien ne pouvait ébranler sa résolution, ils lui accordèrent ce qu'il demandait. Il la vit et lui parla; quand on lui demanda ce qu'il en pensait, il répondit que les premières paroles qu'elle lui avait dites lui avaient paru d'une personne raisonnable; mais qu'ensuite elle lui avait paru plus que folle; mais qu'il était prêt à mourir pour soutenir les droits de sa souveraine, et qu'il ne consentirait jamais à ce que la reine et maîtresse d'Espagne fût enfermée et retenue contre sa volonté. Le roi, irrité de cette résistance, ordonna à Padilla de quitter la cour et de retourner chez lui (1). Peu de jours après,

(1) Alcocer, *Historia de las communidades*.

les cortès se séparèrent, sans avoir rien décidé à cet égard.

Les deux époux se rendirent à Tudéla, aussitôt que les cortès de Mucientes furent terminées, et l'on chercha à profiter de cette occasion pour opérer un rapprochement entre les deux rois : ils se virent dans une église, où D. Juan Manuel, le cardinal Ximenès et l'ambassadeur du roi des Romains jurèrent que la reine était réellement privée de la raison. Ferdinand parut convaincu de la vérité de leur assertion et se réconcilia, du moins en apparence, avec son gendre ; il prit, en le quittant, la route d'Aragon ; le duc d'Albe et le petit nombre d'amis qui lui étaient restés fidèles l'accompagnèrent jusqu'à la frontière. Alcocer raconte que le roi, épuisé par la fatigue du voyage, la chaleur et la poussière de la route, cherchait vainement une fontaine où il pût apaiser sa soif. Enfin, il en avait trouvé une, et il allait y puiser un peu d'eau dans son chapeau, quand un berger qui se trouvait là lui offrit une petite tasse de bois.

Le roi tira alors de son sein un papier qu'il fit voir au duc d'Albe; aussitôt que celui-ci y eut jeté les yeux, il fit le signe de la croix d'un air épouvanté.

Quand Ferdinand fut arrivé à la frontière où l'attendaient les chevaliers Aragonnais, le duc d'Albe mit un genou en terre pour lui baiser la main, mais le roi le serra dans ses bras en pleurant. Il donna ensuite sa main à baiser à tous ceux qui l'avaient suivi, même à ceux du rang le moins élevé, continua sa route et se rendit par Saragosse à Barcelonne, et de là à Naples. Après avoir quitté Ferdinand, le grand-commandeur de Léon, Garci-Lasso de la Véga, demanda au duc d'Albe le contenu du papier que le roi lui avait montré et qui avait paru l'effrayer. Celui-ci lui répondit que ce papier renfermait une prédiction annonçant à Ferdinand qu'à l'arrivée d'un nouveau roi, il quitterait la Castille si promptement qu'il ne trouverait qu'un berger pour lui donner un peu d'eau (1).

(1) Alcocer, *Historia de las communidades*.

Le duc d'Albe et les seigneurs de sa suite se rendirent à Valladolid auprès du roi Philippe; mais, peu satisfaits de la réception qu'il leur fit, excite par D. Juan Manuel qui le gouvernait entièrement, ils ne tardèrent pas à se retirer dans leurs domaines.

Manuel, fier de la faveur dont il jouissait, se rendit odieux à tout le monde par son insolence et par ses exactions. Il fit chasser du conseil le marquis de Villéna, l'évêque de Badajoz et le grand-commandeur de Léon, Garci-Lasso de la Véga, et chercha à éloigner des affaires tous les vieux serviteurs qui y avaient pris part sous le règne précédent. Après avoir fait quelque séjour à Valladolid, Philippe se rendit à Burgos. Mais son séjour dans cette dernière ville ne fut pas de longue durée; à peine y fut-il arrivé que, frappé d'une maladie mortelle, il expira le 25 décembre 1506, à l'âge de vingt-huit ans (1). Cette perte

(1) Sandoval Abarca, *Annales de Aragon*, p. 371; Mariana, liv. 38, ch. 23.

éteignit dans la malheureuse Jeanne les dernières lueurs de la raison. Elle ne voulut jamais croire à la mort de son époux; elle avait fait embaumer son corps, le portait partout avec elle dans une litière, et un lit magnifique, placé dans son appartement, le recevait pendant son séjour dans chaque ville. Toujours animée des mêmes sentimens de jalousie, elle ne permettait à aucune femme de sa suite d'en approcher, persuadée par une sotte légende qu'un moine lui avait racontée, que son époux devait revivre au bout de douze ans (1).

La nuit même de la mort du roi, D. Juan Manuel, ne se croyant pas en sûreté en Espagne, prit la fuite et alla s'embarquer pour la Flandre. Bien lui en prit, car le lendemain le connétable et le duc de Nagéra le firent chercher partout et, s'il eût été saisi, il eût difficilement échappé à une mort ignominieuse.

(1) *Petri Martyris epistola*, p. 318, 324, 328, 332.

CHAPITRE III.

Seconde régence de Ferdinand. — Il est reconnu presque sans opposition. — Il fait un exemple du marquis de Pliégo et du duc de Médina-Sidonia. — Son testament. — Sa mort.

Peu s'en fallut que la mort du roi Philippe ne replongeât l'Espagne dans l'anarchie la plus complète. La reine Jeanne était incapable d'exercer le pouvoir, et se refusait obstinément à le laisser exercer par d'autres en

son nom. Uniquement occupée de sa douleur, elle ne voulait entendre parler d'aucune espèce d'affaires, ni signer aucun papier. Les querelles entre les familles puissantes, que le pouvoir royal était parvenu à étouffer, recommencèrent plus violentes que jamais. Les ducs d'Albe et de Bénavente s'armèrent contre le comte de Lémos (1). Le duc de Médina-Sidonia mit le siége devant Gibraltar (2): les divisions de la ville d'Avila (3) firent couler le sang dans les rues; et Tolède se partagea pour savoir si l'on reconnaîtrait le corrégidor qu'avait nommé Ferdinand, ou celui que Philippe avait choisi pour le remplacer.

Cette querelle, que l'influence réunie du marquis de Villéna et de Pédro-Lopez de Padilla parvint à apaiser, se renouvela au bout de quelques jours. Deux palefreniers

(1) Sandoval, liv. 1, ch. 23.

(2) Zuniga, *Hist. de Sevilla*, liv. 13, p. 430.

(3) Voyez *Historia de las granderas de la ciudad de Avila*, *por* Fray Luis de Aviz. Alcala de Henares, 1607, folio.

ayant eu une querelle pour une femme, un d'entre eux se mit à crier : *Ayala! Ayala !* et l'autre *Padilla*! et *Sylva* (1); à l'instant toute la ville fut en armes (2), le combat dura près de trois heures; et, sans la valeur du comte de Cifuentes, qui chargea les combattans la visière levée pour se faire reconnaître, la lutte n'aurait probablement finie que par le sac de la ville et la destruction de l'un des deux partis. Cette circonstance prouve combien les factions étaient animées les unes contre les autres, et que le plus léger prétexte suffisait pour leur mettre les armes à la main. « Cette année dit Alcocer, les trois louves ravissantes, la famine, la guerre et la peste » fondirent à la fois sur la malheureuse Espagne. La fanègue de blé valait deux ducats. » Quatre-vingt personnes mouraient par jour, » et l'on se battait jour et nuit dans toute la » Castille. »

(1) Alcocer, *Historia de las communidades*.
(1) Voyez la note III à la fin du volume.

La plus grande partie des nobles se rappelant la manière dont ils s'étaient comportés envers Ferdinand, lors de la mort de son épouse, tremblaient de le voir rentrer en Castille armé du pouvoir souverain. Ceux là, ayant à leur tête le marquis de Villéna et le comte de Bénavente, cherchaient à faire proclamer régent du royaume l'empereur Maximilien, aïeul paternel de l'infant D. Carlos. Ce prince, excité par D. Juan Manuel, réfugié auprès de lui, se montra d'abord disposé à faire valoir ses droits; mais la répugnance qu'inspirait aux Castillans l'idée d'être gouvernés par un prince également étranger à leurs mœurs et à leur langue et, d'un autre coté, les intrigues de Ferdinand, aidé du duc d'Albe et du cardinal Ximenès, finirent par l'emporter. (1)

Ce dernier, qui, de simple moine, était par-

(1) *Histoire du cardinal Ximenès*, par E. Fléchier; *Histoire du cardinal Ximenès*, par Marsollier. Paris, 1704, in-12.

venu, par la protection de la reine Isabelle, et malgré Ferdinand, à l'archevêché de Tolède, le siége le plus richement doté de toute la chrétienté, eut assez de grandeur d'âme pour préférer l'intérêt de sa patrie au sien propre; et, quoiqu'il ne pût espérer d'exercer aucune iufluence sous le gouvernement de Ferdinand qui ne l'avait jamais aimé, il n'hésita pas à soutenir le parti de ce prince, parce qu'avec l'expérience et l'habileté qu'il lui connaissait, il lui paraissait le plus capable d'assurer le repos du pays.

Ce ne fut pas là le seul service que cet homme véritablement grand rendit à sa patrie. Continuant à observer le vœu de pauvreté imposé par les règles de son ordre, il employa ses immenses revenus à faire fleurir les lettres, fonda l'université d'Alcala, où il fit imprimer la fameuse Bible polyglotte qui porte ce nom, et étendit la domination espagnole sur la côte d'Afrique. Il leva à ses frais une armée qu'il commanda en personne, revêtu par dessus son froc d'une pesante ar-

mure de fer, et conquit sur les Maures la ville et la citadelle d'Oran.

Aidé du duc d'Albe et du connétable de Castille, il parvint, en gagnant quelques-uns des chefs du parti contraire, et en intimidant les autres, à faire reconnaître Ferdinand en qualité de régent dans tous les états de la couronne de Castille. Ce prince se hâta de quitter Naples, où il se trouvait alors, pour venir prendre possession de la régence.

L'ordre, troublé par les dissentions survenues à la mort du roi Philippe, commençait, non sans peine, à se rétablir en Castille; quelques grands hésitaient à se plier de nouveau à un joug auquel ils n'étaient plus accoutumés et qu'ils avaient cru brisé pour jamais (1). Le Marquis de Pliégo, jeune homme

(1) Vous ne pensiez pas me revoir sitôt en Castille, dit Ferdinand à l'un des nobles qui l'avaient abandonné. Pourquoi vous êtes-vous si mal conduit à mon égard? Parce que je ne pouvais supposer, lui repondit naïvement celui-ci, qu'un vieillard vivrait plus qu'un jeune homme.

à qui ses brillantes qualités et ses immenses possessions donnaient un grand pouvoir en Andalousie, essaya le premier de lui résister. Il était *alcalde-major* de Cordoue, et il voulut continuer d'y exercer cette charge, au mépris du décret de Ferdinand et d'Isabelle, qui déclarait qu'au roi seul appartenait le droit de rendre la justice, et ordonnait que tous les nobles qui possédaient des charges de ce genre continueraient d'en toucher les revenus, mais que les fonctions en seraient exercées par un corrégidor nommé par eux (1); il osa même faire arrêter et renfermer dans la forteresse de Montilla, Herréra, *alcalde de casa y corte* (1) que le roi y avait envoyé pour le sommer de rentrer dans le devoir. Ferdinand, à cette nouvelle, quitta Burgos où il se trouvait

(1) Sandoval, liv. 1, ch. 26; Abarca, *Annales de Aragon*, t. 2, p. 378; *Cronica del grand capitan Gonzalo Hernandez de Cordeova y aguilar*. Alcala de Henares, 1587, folio, liv. 3, ch. 6; Mariana, liv. 29, ch. 13.

(1) On appelait *alcaldes de casa y corte*, des magistrats que le roi envoyait dans les provinces exercer la justice dans des occasions importantes.

alors, et se dirigea vers Cordoue. Cependant, arrivé sur la frontière de l'Andalousie, il craignit que le marquis ne lui opposât une trop forte résistance et dit au nonce du pape qui l'avait accompagné, « allons à Jaen, car le marquis pourrait bien nous manquer de respect. Sire, s'écria Hernando de Véga, qui se trouvait présent: « à Cordoue ou en Aragon! » à ce mot, Ferdinand sentit que tout était perdu s'il hésitait, et continua sa marche vers cette ville, où il entra sans obstacle. A son arrivée, la plupart de ceux qui avaient trempé dans l'arrestation de l'alcalde Herréra prirent la fuite, et le marquis de Pliégo fut obligé de se soumettre. Ferdinand, en considération des services de son père, D. Alonzo de Aguilar, qui était tombé sous les coups des Maures dans la *Sierra-Vermeja*, et de ceux de son oncle, le grand capitaine Gonsalve de Cordoue (1), et craignant peut-être aussi de mécontenter les grands, par un plus dur châtiment,

(1) Voyez la note IV à la fin du volume.

se contenta de le bannir à perpétuité de l'Andalousie ; il lui accorda même, quelque temps après, une grâce pleine et entière. Mais tout le poids de sa colère tomba sur ceux qui l'avaient aidé dans sa révolte. Il en fit exécuter plusieurs, confisqua leurs biens, fit couper le pouce à celui qui avait écrit l'ordre d'arrestation de l'alcalde Herréra, et raser la forteresse de Montilla, où il avait été détenu.

Il ordonna, à la même époque, d'attaquer et d'enlever de vive force le château de Ségovie (1) dont le commandant, qui n'était que le lieutenant de D. Juan Manuel, et avait été placé par lui, refusait de le reconnaître; il en rendit le gouvernement à la marquise de Moya, à qui il appartenait par droit d'héritage, et qui, le casque en tête, avait elle-même conduit ses soldats à l'assaut.

(1) *Historia de la insigna ciudad de Segovia*, *por* Diego de Colmenares. Segovia, 1637, folio, ch. 36; Sandoval.

Ces deux marques de vigueur et le châtiment exemplaire infligé à la ville de Niébla, établirent si bien son autorité que personne en Castille n'osa plus lui résister (1).

Cette ville appartenait au duc de Médina-Sidonia, qui, après avoir bravé l'autorité royale, avait été obligé de s'enfuir en Portugal (1). Niébla ayant osé recevoir à coups de flèches et d'arquebuses les officiers royaux, Ferdinand envoya contre elle le comte Pédro Navarro avec des forces considérables. La ville fut prise d'assaut et traitée, dit un historien contemporain, comme si elle eût appartenu aux Maures. Les femmes furent violées, les hommes mis à la torture, pour leur faire déclarer où était leur argent; les meubles vendus en place publique, les alcaldes et les membres du corps municipal fustigés et pendus. Le duc rentra en grâce quelque temps

(1) Sandoval, liv. 1, ch. 26; Abarca, *Annales de Aragon*, p. 379, t. 2.

(2) Voyez la note V à la fin du volume.

après, par la m
tugal.

Telles étaient al
et de presque tout
les seigneurs qui
vageant leurs do
leurs vassaux étai
ville, appartenant
traitée en pays c
vassaux étaient co
leur seigneur à pr
souverain, soit qu
part à la révolte. (
dant l'avantage de
et personne n'os
Ferdinand.

Il plaça la reine
la garde du marq
Maximilien, en lu
d'argent, à sacri
régence. Se voyan
au-dedans, il so
contre la France,

s'emparer de la Navarre (1), sur laquelle il prétendait avoir des droits, et qu'il enleva à son légitime possesseur, Jean d'Albret. Par cette spoliation, il réunit sous un même sceptre toutes les provinces qui forment aujourd'hui l'Espagne, séparées depuis la mort du roi Rodrigue.

Ferdinand, cependant, détestait son petit-fils, qu'il regardait comme un rival, et comme devant lui enlever un jour le trône de Castille. Son plus grand désir était d'avoir un fils dont la naissance le privât des couronnes d'Aragon, de Naples et de Sicile. Ce désir même hâta sa fin, car, après avoir perdu le seul fils qu'il avait eu de la reine Germaine, sa femme, il eut recours, dans l'espérance d'en avoir un autre, à des breuvages qui achevèrent de détruire sa constitution, déjà ruinée par l'âge et les fatigues. Il tomba dans

(1) Favrin, *Histoire de Navarre;* Moret, *Annales de Navarre.* Pamplona, 1766, folio, t. 5, liv. 35, ch. 17; Zurita, Mariana, Ferreras, Abarca, *Annales de Aragon,* t. 2, p. 400.

un état complet de marasme, et, sentant sa fin approcher, il fit un testament par lequel il laissait la régence à l'infant D. Ferdinand, qui, né et élevé en Espagne, était cher aux Castillans, dont il connaissait la langue et les mœurs. Il lui donnait, en outre, la grande-maîtrise des trois ordres militaires, ce qui l'aurait rendu entièrement indépendant de son frère, et presque aussi puissant que lui.

Cependant la santé du roi déclinait tous les jours; et ses plus intimes confidens, Vargas (1), Caravajos et Zapata lui représentèrent que ces dispositions devaient nécessairement amener une guerre civile entre les deux frères, et replonger l'Espagne dans l'abîme de malheurs dont il l'avait tirée; que si la grande-maîtrise d'un seul des trois ordres militaires entre les mains d'un sujet lui avait donné les moyens de braver l'autorité royale, il était certain que

(1) Vargas était son plus intime confident. Ferdinand écrivait au bas de presque toutes les requêtes qu'on lui présentait : *Averigualo Vargas ;* que Vargas le vérifie. Ces paroles ont passé en proverbe.

les trois ordres réunis sur la tête de l'infant le rendraient trop redoutable à son frère; que les grands ne manqueraient pas de profiter des troubles qui en résulteraient pour se rendre indépendans, et qu'ainsi tout le fruit de son règne serait détruit.

Ferdinand, vaincu par toutes ces raisons, consentit à changer son testament. Il institua l'infant D. Carlos son héritier, et ne laissa à l'infant D. Ferdinand qu'un revenu de 50,000 ducats sur le royaume de Naples, et une somme à peu près égale à sa femme, la reine Germaine. Il avait à peine signé ce testament, qu'il expira, le 23 janvier 1516, à l'âge de soixante-quatre ans, après quarante-deux ans de règne, dans une hôtellerie de Madrigalyos, où il avait été forcé de s'arrêter (1).

Ainsi mourut celui qui avait été le plus puissant des rois de son temps. Outre l'Es-

(1) Sandoval, liv. 1, ch. 59 et suiv.; Abarca, *Annales de Aragon*, t. 2, p. 416; Garibai, *Annales de España*, liv. 20, ch. 24; Leonardo de Argensola, *Annales de Aragon*. Saragoça, 1610, liv. 1, ch. 1 et suiv.; Me-

gne, qu'il avait réunie toute entière sous son sceptre par son mariage avec Isabelle, et la conquête de Grenade et de la Navarre, il possédait encore les royaumes de Naples et de Sicile. Fin et rusé politique, tous les moyens lui étaient bons pour parvenir à son but. Il dut ses succès aux talens militaires du célèbre Gonzalve de Cordoue, et à sa perfidie bien plus qu'à sa valeur personnelle. Ce fut lui qui établit le premier, en Espagne, l'autorité royale sur des bases solides, en réunissant les trois grandes-maîtrises à la couronne, en abaissant le pouvoir des grands et diminuant l'indépendance des villes; entreprise dans laquelle il fut puissamment aidé par la découverte de l'Amérique, qui le mit souvent à même de se passer de subsides.

Les trois hommes les plus influens du royaume, savoir, le connétable de Castille,

drano, *Continuacion de Mariana,* liv. 1, ch. 1; Fléchier, *Hist. du cardinal Ximenès;* Marsollier, id., liv. 5; *Histoire de l'administration du cardinal Ximenès,* par Michel Baudier. Paris, 1635, in-4°, p. 114.

Gonzalve de Cordoue et Pédro Lopez de Padilla, grand-commandeur de Calatrava, l'avaient précédé de quelques mois dans la tombe, autrement son successeur eût eu bien de la peine à enlever aux deux derniers les maîtrises de Santiago et de Calatrava, qu'ils convoitaient depuis long-temps. Son corps fut porté à Grenade et enterré auprès de celui de la reine Isabelle, dans la chapelle qu'ils avaient bâtie.

CHAPITRE IV.

Régence du cardinal Ximenès. — Résistance que lui opposent les grands de Castille. — Troubles de Valladolid. — On le calomnie auprès de l'empereur.

L'infant D. Carlos n'avait que seize ans à la mort du roi son grand-père; il avait jusqu'à cette époque résidé dans les Pays-Bas. Lors de la mort de Philippe-le-Beau, Maximilien avait choisi Philippe-de-Croy, sire de

Chièvres, pour gouverner ses états et pour diriger son éducation; il lui avait adjoint, en qualité de précepteur, Adrien d'Utrecht (1). Ce dernier, quoiqu'assez habile dans la théologie et dans ce que ce siècle ignorant appelait la philosophie, était tout-à-fait incapable de diriger l'éducation d'un prince. Sa pédanterie augmenta encore le dégoût, bien naturel à son âge, que l'infant éprouvait pour l'étude; le sire de Chièvres, qui l'instruisit dans le métier des armes et dans d'autres exercices plus conformes à ses goûts, n'eut pas de peine à s'emparer entièrement de son esprit. Il eut cependant soin de l'accoutumer, dès sa jeunesse, à s'occuper des affaires et de faire passer sous ses yeux tous les papiers relatifs à l'administration et au gouvernement de ses états. Mais il était toujours resté étranger, tant par son absence que par la politique soupçonneuse de Ferdinand, à tout ce qui se passait en Espagne. Il ne

(1) *Jovius vita Adriani.*

connaissait ni les lois, ni les mœurs des peuples qu'il était appelé à gouverner. Leur langue même était loin de lui être familière (1).

L'état de l'Espagne exigeait cependant, plus que jamais, une main ferme et expérimentée. La noblesse et les villes étaient également impatientes de secouer le joug que Ferdinand leur avait imposé; et lui-même en avait si bien senti le besoin, que, malgré son antipathie contre le cardinal Ximenès, il avait remis la régence, avant de mourir, entre ses mains. Adrien d'Utrecht, que D. Carlos, prévoyant la mort prochaine de son grand-père, avait envoyé en Espagne avec de pleins pouvoirs pour gouverner le royaume en son nom, fut forcé, par le dégoût que montraient les Espagnols pour le gouvernement d'un étranger, de consentir à partager la régence avec ce

(1) Sandoval, *Vida y hechos del imperador Carlos V*, *por* D. Juan de Vera y Figueroa. Brusselos, 1656, in-4°, p. 4.

d'intrigues à Bruxelles pour le perdre dans l'esprit du roi (1).

Le cardinal sentant bien que la noblesse, si elle était d'accord, finirait par l'emporter sur lui, chercha à se préparer des moyens de résistance. On ne connaissait pas encore en Espagne les armées régulières. Les seigneurs, à la tête de leurs vassaux, et les bourgeois des villes se rassemblaient autour de l'étendard royal quand il s'agissait d'une expédition contre les Maures et, la campagne finie, chacun s'en retournait chez soi. Depuis la conquête de Grenade, les bourgeois avaient négligé l'exercice des armes, qui, de ce moment, avait cessé d'être nécessaire; la noblesse seule était restée guerrière.

Ximenès donc, prétextant une invasion projetée par les Maures d'Afrique, mais dans le but réel d'assurer au roi une armée indépendante de la noblesse, ordonna qu'un certain nombre de bourgeois de chaque ville

(1) Sandoval, Argensola, *Annales de Aragon*, liv. 1, ch. 7.

seraient obligés d'apprendre l'exercice militaire, les dimanches et jours de fêtes, sous les ordres d'officiers nommés par le roi; et, afin de populariser cette mesure, il exempta de toute taxe et imposition ceux qui s'enrôleraient dans cette nouvelle milice.

La noblesse vit aussitôt le danger qui la menaçait; et, n'osant s'opposer ouvertement à cette mesure, elle profita du mécontentement qu'elle excitait dans les villes, lesquelles n'en sentaient pas toute la portée, se mit à la tête de celles qui s'y opposaient comme contraire à leurs priviléges, et parvint à en empêcher presque partout l'exécution.

Valladolid fut la première ville qui osa résister aux ordres de Ximenès. Le capitaine Tapia, natif de Ségovie, y étant arrivé pour les faire exécuter, toute la population prit les armes pour s'y opposer; il fut obligé, pour sauver ses jours, de recourir à la fuite. Salamanque, Avila, Ségovie, Tolède, qui s'étaient d'abord conformées aux volontés du régent, chassèrent les officiers qu'elles avaient déjà re-

çus, et déclarèrent qu'elles soutiendraient Valladolid dans la défense de ses droits. Le cardinal voulut réduire cette dernière ville par la force; mais elle arma plus de 30,000 hommes pour sa défense, se garda comme une place assiégée et envoya des députés à Bruxelles, pour défendre ses priviléges auprès du roi. Tous les seigneurs qui possédaient des terres dans la province levèrent des troupes pour venir à son aide; en sorte que le cardinal se vit contraint de céder et de renoncer à son entreprise (1).

Cette répugnance des villes sauva la monarchie; car si lors de la guerre des communes, chaque ville eût possédé une milice organisée, et exercée à manier les armes, les régens qui furent pris au dépourvu n'auraient pu leur opposer aucune résistance, et il est vraisemblable que jamais la maison d'Autriche n'aurait pu remonter sur le trône

(1) Sandoval, liv. 2, ch. 18; Argensola, *Annales de Aragon*, liv. 1, ch. 35; Gomez, *Vita cardinalis Ximenes*, liv. 6, p. 101

d'Espagne; on doit même s'étonner que le cardinal, qui employa toute sa vie à augmenter le pouvoir de la couronne, ne s'aperçût pas que cette institution devait nécessairement assurer l'indépendance des villes si celles-ci, comprenant mieux leurs véritables intérêts, ne s'y fussent opposées avec tant de chaleur.

Les ennemis de Ximenès profitèrent des troubles que cette mesure excita presque partout, pour achever de le perdre dans l'esprit de D. Carlos, en représentant son gouvernement comme tyrannique et odieux au peuple; mais il parvint néanmoins à neutraliser entièrement l'influence d'Amersdorf et de Lachau, gentilshommes flamands, que Charles lui adjoignit successivement à la régence. Il fut puissamment aidé en cela par le peuple et même par tous les grands qui, tout en détestant le cardinal, aimaient encore mieux se soumettre à son autorité qu'à celle d'un étranger.

Cependant, le mécontentement des Espa-

gnols croissait de jour en jour. Habitués à voir leur souverain au milieu d'eux, ils ne pouvaient s'accoutumer à être gouvernés comme un peuple conquis. D'un autre côté, l'avidité des courtisans flamands qui se fesaient adjuger les emplois les plus lucratifs, et disposaient des autres en faveur des plus offrans, fesait frémir de rage les vieux guerriers castillans. Chièvres, premier ministre du jeune roi, était d'une avarice sordide, et la foule qui allait à Bruxelles, eut bientôt trouvé le moyen de se le rendre favorable. Il tira d'Espagne des sommes immenses. Ce n'était pas le moins violent ennemi du cardinal, qui avait dénoncé ses exactions à son maître, et qui le pressait chaque jour de hâter son arrivée, afin de mettre un terme à la désaffection qui allait toujours croissant.

Charles lui-même, sentant combien sa présence était nécessaire dans ses nouveaux états, conclut la paix avec la France (le 13 août 1516), et se prépara à se mettre en route,

malgré l'opposition de ses courtisans qui redoutaient de voir tarir la source de ces trésors incessamment envoyés à Bruxelles pour acheter les grâces de la cour. Chièvres qui craignait par dessus tout que Ximenès ne dévoilât au jeune prince toutes les turpitudes de sa conduite, réussit, en abusant de l'inexpérience de Charles, et en fesant naître chaque jour des obstacles, à le retenir dans les Pays-Bas, encore pendant un an après la signature du traité de Noyon. Mais enfin, sur les plaintes des Espagnols et les avis réitérés du cardinal et de l'empereur Maximilien, le jeune roi partit accompagné de Chièvres et d'une suite nombreuse; il alla débarquer à Villa-Viciosa dans les Asturies, où il fut accueilli avec des cris de joie par ses nouveaux sujets et surtout par la noblesse qui était accourue au-devant de lui de tous les points de l'Espagne (1).

(1) *Antiquedades y cosas memorables del principado de Asturias, por* el P. Luis Alfonso de Carvallo. Madrid, 1695, folio, p. 459; Argensola, *Annales de Aragon*, liv. 1, ch. 45; Medrano, livre 1, chap. 5.

CHAPITRE V.

Arrivée de Charles V en Espagne. — Mort du cardinal Ximenès. — Mécontentement excité par l'avarice des Flamands qui se font donner les principaux emplois. — Cortès de Valladolid. — Mécontentement des villes. — Charles est élu empereur.

Aussitôt que le cardinal eut appris l'arrivée du roi, il se mit en route pour aller au-devant de lui. Mais, soit que son grand âge ne pût supporter les fatigues de la route, soit qu'une main ennemie lui ait fait donner du poison,

comme quelques auteurs semblent l'insinuer, il tomba malade à Aranda. Se sentant près de sa fin, il écrivit à Charles pour l'engager à renvoyer les étrangers qui portaient ombrage aux Espagnols, et lui demander une entrevue. C'était ce que ses ennemis craignaient le plus; ils ne négligèrent rien pour l'empêcher. Charles, trompé par leurs calomnies, écrivit au cardinal une lettre très-froide dans laquelle, sans répondre à ses demandes, il l'autorisait à aller jouir, dans son diocèse, du repos que son grand âge lui rendait nécessaire. Ce prélat, affaibli par les années autant que par la maladie, ne supporta pas ce dernier coup avec son courage ordinaire; une telle ingratitude et la prévision des malheurs qui menaçaient son pays, brisèrent entièrement son âme; il expira, peu d'heures après avoir reçu cette lettre, le 8 novembre 1517 (1).

(1) Sandoval, Argensola, *Annales de Aragon*, liv. 1, ch. 47; Alvaro, *Gomer de rebus gestis à Francisco Ximenio*. Alcala, 1569, folio; Medrano, liv. 1, ch. 5; *P. Martyri epistola*, p. 599 et 601; Marsollier, *Histoire*

Ainsi finit le ministre le plus habile et le plus intègre qu'ait jamais eu l'Espagne. C'est, comme le dit très-bien Robertson (1), le seul exemple dans l'histoire d'un ministre aussi célèbre par la sainteté de sa vie que par l'habileté de sa conduite, et auquel les peuples qu'il gouvernait aient attribué le don des miracles.

Charles se rendit d'abord à Valladolid, où il avait convoqué les cortès, et parvint, non sans peine, à se faire reconnaître comme roi de Castille par cette assemblée; fidèles à leurs anciens usages, les députés voulaient maintenir les droits de la reine Jeanne; il n'obtint leur consentement qu'à la condition expresse que le nom de sa mère précéderait le sien sur tous les actes, et qu'elle rentrerait dans tous ses droits si jamais elle venait à recouvrer l'usage de la raison. On lui accorda

du cardinal Ximenès, liv. 6; Baudier, *Histoire du cardinal Ximenès*, p. 211 et suiv.

(1) *History of Charles V*, liv. 1.

en même temps un subside de 600,000 ducats pour trois ans.

La première difficulté qui s'éleva dans cette assemblée des cortès, fut de savoir si on laisserait siéger les étrangers qui avaient été élevés à des emplois ou à des évêchés. Le Dr. Zumel, député de Burgos, s'y opposa courageusement, et il y mit tant de persistance, que la plupart des députés refusèrent le serment jusqu'à ce que Charles eût juré l'observation de leurs priviléges et des lois du royaume, spécialement de celle qui défendait de donner aucun emploi à des étrangers, celui-ci fut obligé d'y consentir, voyant bien que, sans cela, il n'obtiendrait rien (1).

Cependant le mécontentement augmentait tous les jours, tant par l'insolence et la rapacité des courtisans flamands, qui allaient jusqu'à appeler publiquement les Espagnols, *leurs Indiens*, que par le manque de parole

(1) Sandoval, liv. 3, ch. 8; Davila, *Theatro de la santa iglesia de Burgos*, p. 31; Argensola, *Annales de Aragon*, liv. 1, ch. 4, 41, 42; Médrano, liv. 1, ch. 6.

du roi. Sauvage fut nommé chancelier de Castille, et Guillaume de Croy, neveu de Chièvres, qui n'avait pas même l'âge canonique, fut promu à l'archevêché de Tolède, qui était la première dignité ecclésiastique du royaume. Chièvres lui-même fit sortir d'Espagne des sommes immenses, et la monnaie d'or était devenue si rare, que Sandoval rapporte, que, quand on en trouvait une pièce, on lui disait :

Doblon de a dos nora buena estedes
Pues con vos no topo Xebres.

Salut, doublon, salut, puisque Chièvres ne vous a pas encore trouvé (1).

D'un autre côté, la difficulté avec laquelle le jeune prince s'exprimait en espagnol fut prise pour de l'incapacité. On se disait tout bas qu'il tenait de l'infirmité de sa mère. Une nouvelle tentative que l'avarice dicta à Chièvres fit éclater le ressentiment de la nation, qui espéra profiter, pour recouvrer ses

(1) Sandoval, liv. 5, ch. 2 ; Alcocer, *Historia de las communidades*.

anciennes libertés, de la nécessité où la mort de Maximilien mettait Charles de se rendre en Allemagne, afin de faire valoir ses droits à la couronne impériale, que lui disputait François I[er].

Chièvres, pour augmenter les revenus royaux, dont il disposait à sa volonté, imagina d'augmenter les *Alcabalas* (1) et de frapper d'une taxe la noblesse qui en avait toujours été exempte. Il manœuvra si bien et fit tant, par ses promesses et ses menaces, qu'il obtint le consentement, non-seulement de plusieurs seigneurs, mais encore celui de quelques villes. Il trouva pourtant une forte opposition dans Tolède, ville puissante et riche, et non moins jalouse de sa liberté. Il tourna

(1) L'*alcabal* est un impôt que les Espagnols ont imité des Maures. C'est un droit qui se paie sur tous les objets mobiliers qui se vendent. Cet impôt est d'autant plus oppressif, que certaines denrées passent par un assez grand nombre de mains avant d'arriver au consommateur, et que le droit doit être payé chaque fois, ce qui en augmente le prix d'une manière excessive.

d'abord ses efforts de ce côté, persuadé avec raison, que, s'il obtenait le consentement de cette ville, aucune autre n'oserait résister. Il gagna quelques-uns des régidors et des principaux habitans par l'appât des récompenses; ils se chargèrent de faire accueillir sa proposition par le conseil de ville, persuadés que leur influence serait assez forte pour que personne n'osât résister à une proposition qui serait appuyée par eux.

Ils réunirent donc le conseil et lui firent part des demandes de Chièvres, en les appuyant par des argumens spécieux, et mettant en avant le service du roi. Elles furent accueillies avec des applaudissemens par ceux qui étaient dans le secret; ils s'écrièrent d'une voix unanime qu'ils étaient prêts à sacrifier tout ce qu'ils possédaient à leur bien-aimé souverain. Mais D. Juan de Padilla, jeune homme d'une des plus illustres familles de Tolède (1), et fils de Lopez de Padilla, qui

(1) La famille de Padilla était une des plus illus-

avait représenté cette ville dans plusieurs assemblées de cortès, combattit vivement cette proposition. « Jamais, s'écria-t-il, je ne consentirai à ce que la noblesse de Castille et Léon soit rendue tributaire. C'est nous qui avons conquis ces royaumes; nos terres sont le prix de notre sang. Jamais Alphonse VIII, ni ceux de ses successeurs qui ont tenté cette mesure n'ont pu la mettre à exécution, et je suis prêt à mourir pour la défense de nos droits. »

L'éloquence et la chaleur avec lesquelles avait parlé Padilla, firent un tel effet sur le conseil, que la majorité se rangea de son côté; en sorte que les auteurs de la proposition n'en retirèrent que la honte de l'avoir faite. Quand l'assemblée se fut séparée, un grand nombre de ses membres, ainsi qu'une foule de peuple, accompagna Padilla jusque dans sa

tres de Tolède et même de toute la Castille. Elle avait donné trois grands-maîtres et une infinité de dignitaires à l'ordre de Calatrava, et avait toujours occupé les premières charges de la ville.

maison. Son père le voyant arriver avec ce cortége, et ayant été informé de ce qui venait de se passer, alla au-devant de lui, et le serrant dans ses bras : « Juan, lui dit-il, tu as parlé comme un gentilhomme digne d'une race telle que la tienne; mais je crains bien que le roi notre sire ne te paie fort mal du service que tu viens de lui rendre (1). »

Ce succès enhardit les Tolédans, et, de concert avec Ségovie et Avila, ils envoyèrent des députés à toutes les autres villes du royaume pour leur proposer de former une alliance, qui prit plus tard le nom de *communidad*. Ces villes, ainsi que celles de Cuença, Jaen et quelques autres, envoyèrent des députés au roi, qui se trouvait alors à Valladolid, pour le prier de ne pas sortir du royaume. Ceux qui se montraient, à Tolède, les plus zélés défenseurs de la liberté, étaient D. Juan de Padilla, dont nous venons de parler; D. Pédro de la Véga,

(1) Alcocer, *Historia de las communidades*. Voyez la note 6 à la fin du volume.

fils du grand-commandeur de Léon, et D. Hernando d'Avalos, tous trois gentilshommes de haut lignage, et alliés aux principales familles du royaume. Les dissentions entre eux et ceux qui soutenaient le parti de la cour en vinrent jusqu'à tirer le poignard en plein conseil. Le roi, apprenant ce qui se passait, envoya à Padilla et à ses principaux adhérens, l'ordre de le rejoindre à la Corogne, pour rendre compte de leur conduite. Mais don Juan, tout en feignant d'obéir, fit répandre le bruit qu'on l'attendait pour le livrer au bourreau (1). Toute la ville aussitôt se leva en masse pour l'empêcher de partir; et, comme il feignait de persister dans son dessein, on l'enferma dans une église, où on le retint prisonnier pour l'empêcher, disait-on, de courir à sa perte, et de priver sa patrie de son plus ferme appui. L'on expulsa de Tolède le corrégidor Juan de Sylva, qui avait toujours suivi le parti du roi,

(1) Sandoval, liv. 5, ch. 20; Alcocer, *Hist. de las communidades.*

en le déclarant traître à la patrie, ainsi qu'une grande partie de la noblesse; l'on s'empara du château et des fortifications, en chassant les troupes et les officiers du roi, et les remplaçant par ceux de la ville; l'on choisit enfin les membres d'un nouveau conseil pour gouverner Tolède au nom du roi et de la *communidad*, car il est à remarquer que, dans tous les troubles, on ne méconnaît jamais les droits du roi; on prétendit seulement se soustraire à l'influence abusive qu'exerçaient sur lui les ministres étrangers (1).

Ce fut dans ces fâcheuses circonstances que Charles, qui n'avait pas mieux réussi dans ses états d'Aragon, se détermina à se rendre en Allemagne et à risquer une couronne qui chancelait déjà sur sa tête, pour courir après une autre qui lui était vivement contestée. Heureusement que, dès son arrivée en Espa-

(1) Alcocer, *Historia de las communidades;* Argensola, *Annales de Aragon*, liv. 1, ch. 47, ch. 100; Medrano, liv. 1, ch. 9.

gne il avait, sous un prétexte spécieux, envoyé son frère en Allemagne. Car si ce jeune prince, qui avait gagné le cœur de tous les Espagnols, étant né et élevé parmi eux, se fût trouvé en Castille pendant l'absence de son frère, il n'y a nul doute qu'il n'eût été proclamé roi à la place de D. Carlos, et que les mouvemens qui eurent lieu alors n'eussent eu une toute autre issue.

Charles, avant son départ, convoqua de nouveau les cortès à Compostelle, en Galice. Il n'ignorait pas le mécontentement général, et devait redouter avec raison d'y trouver une forte opposition. Mais ses courtisans avaient dissipé les trésors qu'avait amassés Ximenès et celui qui avait été voté par les cortès de Valladolid. Il se voyait donc obligé de solliciter de nouveaux subsides pour faciliter son élection à la couronne impériale, objet de tous ses vœux.

CHAPITRE VI.

Cortès de Galice. — Troubles de Ségovie. — Mort de D. Antonio Tordésillas. — Soulèvement de presque toutes les villes.

La nouvelle du départ du roi pour l'Allemagne, après un aussi court séjour, et avant d'avoir porté remède à aucun des griefs du pays, fit le plus mauvais effet. Le mécontentement fut encore augmenté par le choix d'u-

gne il avait, sous un prétexte spécieux, en-voyé son frère en Allemagne. Car si ce jeune prince, qui avait gagné le cœur de tous les Espagnols, étant né et élevé parmi eux, se fût trouvé en Castille pendant l'absence d… son frère, il n'y a nul doute qu'il n'eût … proclamé roi à la place de D. Carlos, et q… mouvemens qui eurent lieu alors n'… eu une toute autre issue.

Charles, avant son départ, con… nouveau les cortès à Compostell… ce. Il n'ignorait pas le méconten… ral, et devait redouter avec rais… ver une forte opposition. Mais … avaient dissipé les trésors qu… Ximenès et celui qui avait … cortès de Valladolid. Il se v… de solliciter de nouveaux s… liter son élection à la co… objet de tous ses vœux.

cien droit, les représentans étaient choisis au sort parmi les membres de l'*ayuntamiento*, ou conseil municipal, on refusa à ceux sur qui le sort tomba, de signer leurs pouvoirs, parce qu'on les savait dévoués aux intérêts du roi, et l'on envoya deux députés à Compostelle pour protester contre l'illégalité de tout ce qui s'y passerait. Ceux de Salamanque refusèrent de prêter serment jusqu'à ce que l'on eût changé le lieu de convocation. Le roi, irrité de ce refus leur ordonna de sortir de la ville et alla même jusqu'à défendre aux habitans de les recevoir chez eux sous les peines les plus graves. Murcie, Toro, Madrid, Cordoue et quelques autres villes refusèrent de nommer des députés pour assister à une assemblée qu'elles regardaient comme illégale.

Cependant, les ministres de Charles ne négligèrent ni argent, ni promesses, ni menaces. D. Alonso Manrique, évêque de Badajoz, chargé de haranguer les cortès au nom du roi, leur représenta l'honneur qui rejaillirait sur l'Espagne de l'élévation de son souverain

à la dignité impériale; il leur promit qu'il reviendrait promptement; que, pendant son absence, l'infant D. Ferdinand viendrait résider en Espagne (promesse que l'on se garda bien de tenir par la suite), et qu'il ne donnerait plus dans le royaume aucune place à un étranger (1).

De son côté, la noblesse que Charles avait cherché à se concilier de toutes les manières, et qui ne voyait pas sans inquiétude l'esprit de liberté qui commençait à se manifester dans les villes, se rangea dans cette occasion du côté de la cour; la majorité des députés finit par accorder le subside demandé, malgré les instructions positives qu'ils avaient reçues. Pour atténuer le mauvais effet que devait produire cette condescendance, ils présentèrent en même temps au roi une requête contenant tous les griefs dont la nation croyait avoir à se plaindre. Charles, comme c'est l'usage en

(1) Sandoval, liv. 5, ch. 14; Argensola, *Annales de Aragon*, liv. 1, ch. 98.

pareil cas, prit l'argent, reçut, en faisant de belles promesses, cette requête trop tardive, et s'embarqua pour se rendre où son ambition l'appelait. Il fit venir avant son départ, ceux des grands qui avaient assisté aux cortès, et c'étaient le marquis de Villéna, le connétable de Castille, le comte de Bénavente, le duc d'Albuquerque, le duc de Médina-Céli, le marquis d'Astorga, le comte de Lémos et le comte de Monterey, il leur présenta le cardinal Adrien, choisi par lui pour gouverner l'Espagne pendant son absence (1), sans tenir compte des observations que la plupart d'entreux lui firent sur ce qu'il était étranger.

Les cortès se séparèrent aussitôt le départ du roi. La plupart des grands se rendirent dans leurs terres, et les députés allèrent rendre compte aux villes qui les avaient envoyés.

La nouvelle du départ du roi, et la condes-

(1) Sandoval, liv. v, ch. 26.

cendance que les cortès avaient montrée à l'égard de ses dernières demandes, firent éclater partout le feu l'insurrection. Le premier mouvement eut lieu à Ségovie (1). Un des deux députés de cette ville, D. Antonio de Tordésillas, qui avait voté en faveur du subside demandé par le roi, eut néanmoins l'audace de se présenter devant le conseil de ville pour rendre, selon l'usage, compte de sa mission. A peine le bruit de son arrivée fut-il répandu dans la ville, que la place sur laquelle est située l'église de St-Michel, dans laquelle le conseil était rassemblé, fut en un instant couverte de monde. On voulut essayer d'en fermer les portes; mais le peuple menaçant de les briser, et de massacrer tous les membres du conseil, Tordésillas prit son parti avec un courage digne d'une meilleure cause. Il se présenta au

(1) Colmenaros, *Historia de Segovia*, ch. 37; Sandoval, liv. 5, ch. 31; Pedro Mexiça, *Vida de Carlos V*; Davila, *Theatro de la santa iglesia de Segovia*, pag. 571; Argensola, *Annales de Aragon*, liv. 1, ch. 103; Medrano, liv. 1, ch. 9.

peuple le chapeau à la main, en disant: «Messieurs, je suis venu pour rendre compte au conseil de ma conduite, et, si vous voulez, je le ferai dans ce moment et en votre présence.» Ces paroles furent le signal d'un tumulte effroyable, les uns voulaient se jeter sur lui pour le massacrer, les autres demandaient qu'on le laissât parler. Tordésillas, voyant qu'il ne pouvait parvenir à se faire entendre, tira de son sein un mémoire justificatif de sa conduite, qu'il présenta au peuple; mais on le lui arracha et on le mit en morceaux devant lui. La foule se précipita sur lui pour le traîner en prison; mais malheureusement elle se trouva fermée lorsqu'on y arriva. Alors un cri de mort s'éleva parmi la foule; un misérable cardeur de laine, qui fut dans la suite pendu pour ce fait, apporta une corde et la lui mit au cou. La foule le traîna ainsi, en l'accablant d'injures et de coups, jusqu'au lieu ordinaire des exécutions.

Les religieux de St-François, dont le gardien d'alors se trouvait être le propre frère de

Tordésillas, firent de vains efforts pour le sauver. Les chanoines de la cathédrale, qui sortirent en procession, précédés du St-Sacrement, ne furent pas plus heureux. Un moine obtint cependant la permission de l'entendre en confession; mais à peine se fut-il approché de lui que la foule voyant qu'on ne cherchait qu'à gagner du temps pour le sauver, se jeta de nouveau sur ce malheureux, et le traîna vers le gibet, le maltraitant si cruellement qu'ils n'eurent bientôt plus entre les mains qu'un cadavre qu'ils suspendirent par les pieds; il resta ainsi exposé pendant plusieurs jours sans que personne ôsât donner la sépulture à ses restes. La multitude alla ensuite ravager sa maison et tout ce qu'il possédait.

On destitua tous les officiers royaux, et l'on en nomma d'autres au nom de la *communidad*. Le peu de bourgeois qui restèrent attachés au parti du roi, ayant à leur tête le comte de Chinchon, et son frère D. Diégo de Bovadilla, se réfugièrent dans le château qui est un des plus forts de l'Espagne, et parvinrent,

quoiqu'ils fussent serrés de près par ceux de la ville, à s'y maintenir jusqu'à la fin des troubles.

Zamora (1) excitée par son évêque, D. Antonio de Acuña, prit les armes le même jour que Ségovie. Ses députés avaient, malgré leurs promesses, consenti à la demande de subsides. Le peuple les chercha partout pour les massacrer; mais comme ils étaient parvenus à se réfugier dans un couvent aux environs de la ville, ils furent pendus en effigie. Burgos se souleva aussi, mais l'influence du doyen du chapitre, D. Pédro Suarez de Vélasco, fils du dernier connétable, qui y jouissait d'une grande considération, empêcha que les désordres n'y prissent un caractère aussi grave. Cependant la populace pilla et brûla un assez grand nombre de maisons et massacra un Français nommé Jofre, qui ne voulut pas

(1) Sandoval, liv. 5, ch. 38; Argensola, *Annales de Aragon*, liv. 1, ch. 103.

(2) Sandoval, liv. 5, ch. 38 ; Argensola, *Annales de Aragon*, liv. 1, ch. 107.

rendre le château de Lara, qu'il tenait pour le roi. Le connétable D. Inigo Lopez de Vélasco, qui, heureusement pour la cause royale, se trouvait dans les environs, arriva en toute hâte, parvint à arrêter le mouvement et à empêcher que Burgos ne prît une part active dans les troubles qui suivirent.

A Guadalaxara (1), le peuple démolit les maisons de D. Luis et D. Diégue de Gusman, qui avaient représenté la ville aux Cortès, et proclama pour son chef Pédro de Coca, charpentier. Mais D. Diégo Hurtado de Mendoza, troisième duc de l'Infantado, qui était tout-puissant dans cette ville, réussit à apaiser le tumulte et à s'emparer de la personne de Pédro de Coca, qu'il fit étrangler dans la prison.

A Madrid (2), l'arrivée de l'alcalde Herréra,

(1) *Historia ecclesiastica y seglar de la muy noble y muy leal ciudad de Guadalaxara, por* Alonzo Nunez de Castro. Madrid, 1653, folio, liv. 3, p. 159; Sandoval, liv. 5, ch. 17.

(2) Sandoval, liv. 5, ch. 15; Argensola, *Annales de Aragon,* liv. 1, ch. 43.

qui y fut envoyé par le régent, fut le signal de la révolte. A peine le bruit de son arrivée fut-il répandu, que les habitans se soulevèrent en masse ; l'alcalde n'eut que le temps de s'enfuir avec D. Francisco de Vargas, qui commandait pour le roi. La populace, maîtresse de la ville, allasur-le-champ attaquer le château, où elle espérait trouver des armes. Mais Dona Inès de Carvajal, femme de Vargas, le défendit vaillamment et ne le rendit qu'au bout de quelques jours, quand le peu de soldats qu'elle avait avec elle eut été mis hors de combat.

Pendant que ceci se passait, les autres provinces n'étaient pas plus tranquilles. Le peuple prit les armes à Murcie (1); le corrégidor et un des alcaldes furent tués dans le tumulte. L'alcalde Léguizana, que le régent y

(1) Cascales, *Disc. hist. de la ciud. de Murcia.* Discursio. 16, ch. 2 et suiv.; Sandoval, liv. 6, ch. 14; *Nobiliarlio armas y triumfos de Galicia, por* Frey Felipe de la Gandara, Madrid, 1677, folio, p. 537; Argensola, *Annales de Aragon,* liv. 1, ch. 108; Medrano, liv. 1, ch. 10.

avait envoyé, ayant voulu faire châtier un cordonnier accusé d'avoir trempé dans un de ces meurtres, le peuple se souleva de nouveau, et le marquis de los Vélez, gouverneur de la province, ayant pris la fuite en abandonnant Léguizana, celui-ci ne dut la vie qu'aux sollicitations de D. Diégue de Véra, qui avait la plus grande influence sur le peuple; l'alcalde voulut essayer de rassembler quelques forces, mais les habitans de Murcie s'étant réunis à ceux de Lorca, ils s'avancèrent contre lui au nombre de plus de 8,000 hommes; se voyant hors d'état de leur résister, il fut obligé de licencier son armée, et de reprendre en toute hâte la route de Valladolid. A Salamanque, un cabaretier nommé Bolléria s'empara du pouvoir et fit piller la plupart des maisons de la noblesse; il mena un corps considérable au secours des communes, mais n'ayant pu arriver à temps, ses partisans se débandèrent et lui-même fut pris et pendu. (1)

(1) *Compendio historico de la ciudad de Salamanca*,

Pour comble de malheur, toutes les querelles particulières se renouvelèrent ; chacun chercha, sous le prétexte du bien public, à venger ses anciennes injures. C'est ainsi qu'à Baëza(1), Caravajal, seigneur de Jodar, assassina dans sa litière D. Luis de la Cueva, chef de la maison des Bénavides, et que D. Alphonse, fils de ce dernier, saccagea et brûla le bourg de Jodar. A Cuença (2) un fabricant de mords de brides, nommé Calahorra et quelques autres individus de la même condition, s'emparèrent du pouvoir et accablèrent d'outrages D. Luis de Carillo de Albornoz, seigneur de Torralva; la femme de ce dernier, Dona Inez de Varrienta, résolut de venger l'injure faite à son

por D. Bernardo Dorado. Salamanca, in-4°, ch. 52, § 6; *Historia de las antiquidades de la ciudad de Salamanca, por* Gil Gonzales Davila. Salamanca, 1606, in-4°, liv. 3, p. 457.

(1) Sandoval, liv. 6, ch. 6; Argensola, *Annales de Aragon,* liv. 1, ch. 108; Medrano, liv. 1, ch. 10

(2) Sandoval, liv. 7, ch. 7; *Historia de la muy noble y muy leal ciudad de Cuença, por* Juan Pablo Martyr Rizo. Madrid, 1629, folio parte 1ª, ch. 11.

mari, ayant invité à dîner les principaux chefs du peuple, elle les enivra, les fit ensuite massacrer et pendre aux fenêtres de sa maison par ses domestiques.

Le comte de Luna, qui avait été député de Léon aux cortès (1) et avait consenti aux subsides que le roi demandait, fut insulté en plein conseil par Ramiro Nuñez de Gusman, chef de la maison de ce nom, qui était attaché à l'infant D. Ferdinand. Les deux partis en vinrent aux mains dans les rues, le comte, après avoir soutenu un combat acharné, fut obligé de monter à cheval et de s'enfuir à Valladolid. Jaen, en Andalousie, Cacérès et (2) Badajoz, en Estramadure, se soulevèrent également; le malheureux cardinal, qui avait en toute hâte gagné Valladolid, recevait de toutes parts les nouvelles les plus affligeantes. Sur dix-huit villes qui ont voix aux cortès, quinze

(1) Sandoval, liv. 6, ch. 10; Argensola, *Annales de Aragon*, liv. 1, ch. 108; Medrano, liv. 1, ch. 10.
(2) Sandoval, liv. 6, ch. 5.

étaient en armes, et son autorité ne s'étendait guère au-delà des murailles de la ville où il se trouvait : encore avait-il bien de la peine à la faire respecter.

CHAPITRE VII.

Mesures que prend le cardinal Adrien pour tâcher de rétablir l'autorité royale. — Il envoie contre Ségovie l'alcalde Ronquillo et D. Antonio de Fonséca. — — Courageuse défense de cette ville. — Elle envoie demander du secours à Tolède, qui lui envoie D. Juan de Padilla. — Incendie de Médina. — Lettre de cette ville à Valladolid.

Le cardinal se hâta de donner avis au roi de ce qui se passait, il convoqua le conseil de régence pour délibérer sur les mesures

que l'on devait prendre en attendant ses ordres. Les principaux membres du conseil étaient Don Alonzo Tellez Giron, Hernando de Véga, grand-commandeur de Castille; Don Juan de Fonséca, évêque de Burgos; Don Antonio de Fonséca, Francisco de Vargas, grand-trésorier, et Don Antonio de Rojas, archevêque de Grenade. Aussitôt après le tumulte de Ségovie, la noblesse et les régidors de cette ville, avaient envoyé quelques-uns d'entre eux au cardinal pour lui exprimer leurs sincères regrets de ce qui s'était passé, et l'assurer que la populace seule était coupable, qu'ils feraient punir sévèrement ceux qui pourraient être convaincus d'avoir trempé dans le meurtre de l'infortuné Tordésillas. Mais, malheureusement, en l'absence du cardinal, ce fut l'archevêque de Grenade, homme très-violent, qui les reçut. Il les accabla d'injures et de menaces, et refusa de les écouter. Ils retournèrent donc à Ségovie; le récit de la manière dont ils avaient été traités acheva de déterminer ceux qui hési-

taient encore à se déclarer en faveur des communes (1).

Quelques membres du conseil opinaient pour que l'on cherchât à ramener, par la douceur, les esprits que les fautes du gouvernement avaient aliénés; mais le parti violent, à la tête duquel était l'archevêque de Grenade, finit par l'emporter, et l'on décida, enfin, qu'il fallait envoyer des troupes contre Ségovie et faire un exemple de cette ville.

Cette mission fut confiée à l'alcade de *Casa y Corte*, Ronquillo, homme déjà connu par son caractère dur et sévère; cette ville, voyant qu'elle devait s'attendre à être traitée sans pitié, ferma ses portes, arma ses habitans, envoya demander du secours à Tolède, et se prépara à une résistance désespérée (2).

Tolède, ayant reçu la lettre (1) par laquelle Ségovie lui demandait du secours, résolut de

(1) Sandoval, liv. 5, ch. 5.

(2) Colmenares, *Hist. de Segovia,* ch. 37.

(3) Voyez cette lettre dans Sandoval, livre 5, chapitre 44.

ne pas abandonner son alliée. Elle lui envoya, d'abord, 800 fantassins et 300 chevaux. Les habitans de Ségovie, encouragés par ce secours, et pour se venger de Ronquillo, qui fesait afficher partout des proclamations dans lesquelles il les déclarait traîtres, firent élever, devant la porte de la ville, une potence avec un écriteau qui annonçait qu'elle lui était destinée. Commandés par un de leurs alcaldes nommé Péralta, ils attaquèrent Ronquillo, qui était posté à Santa-Maria de Méra, mirent sa petite armée en déroute, et lui prirent son bagage et sa caisse militaire. A cette nouvelle, le régent envoya, à son secours, Don Antonio de Fonséca avec tout ce qu'il avait pu rassembler de troupes. De leur côté, les villes confédérées se hâterent de diriger des renforts sur Ségovie, craignant pour elles-mêmes si elle venait à succomber.

Tolède choisit, pour commander ses troupes, Don Juan de Padilla, qui s'était distingué, dans toutes les occasions, comme un des

plus zélés patriotes (1). Il avait, pour concurrent, don Pédro Lasso de la Véga; celui-ci se vengea cruellement, dans la suite, de n'avoir pu l'emporter sur son rival.

Don Juan de Padilla, issu d'une des plus illustres familles de Tolède, était jeune et ambitieux, il s'était toujours montré l'un des plus chauds défenseurs des libertés de sa patrie. Il était encore excité par sa jeune épouse, doña Maria Pachéco, femme douée des plus rares talens, qui s'immortalisa, plus tard, par la manière dont elle défendit Tolède. Quelqu[illegible]istoriens accusent Padilla de n'avoir eu que[illegible]bition pour mobile de sa conduite, et d'av[illegible]piré à la grande-maîtrise de St-Jacques. L'év[illegible]e Guévara (2) rapporte, dans ses lettres, qu'[illegible]e esclave maure, qui passait pour magici[illegible]e, avait prédit à dona Maria qu'elle sera[illegible] un jour, reine de Castille.

(1) [illegible] *Historia de Toledo*, liv. 5, ch. 15.
([illegible]*stolas familiares de D. Antonio de Guévara* [illegible] *de Mondoniédo*. Madrid, 1668, p. 239.

Mais ces reproches, adressés par une bouche ennemie, doivent faire peu d'impression sur un historien impartial; rien, dans la conduite de ce noble couple, n'indique qu'il ait jamais pensé à renverser la monarchie, ni qu'il ait agi par des motifs autres que l'amour des libertés de leur patrie.

Padilla sortit de Tolède avec mille fantassins et deux cents chevaux, et marcha droit sur Ségovie. Il fut rejoint, en route, par un grand nombre de partisans des communes, et par des détachemens envoyés de plusieurs villes et surtout de Madrid. Il opéra, à Espinar, sa jonction avec don Juan Bravo, qui commandait les troupes de Ségovie, au nombre de 2,000 fantassins et de 150 chevaux; de sorte que, quand il se trouva en présence de l'armée royale, il était à la tête de cinq mille hommes et de cinq cents chevaux.

Don Antonio de Fonséca avait rejoint Ronquillo à Arévalo; n'ayant pas renoncé à s'emparer de Ségovie, il se dirigea, d'abord,

sur Médina-del-Campo (1), pour prendre possession d'une nombreuse artillerie qui s'y trouvait. Ayant éprouvé un refus, il essaya de s'en emparer de force; éprouvant une résistance plus vigoureuse qu'il ne s'y attendait; désespérant de s'en rendre maître d'une autre manière, il fit mettre le feu à la ville, dans l'espérance que les bourgeois quitteraient le combat pour voler au secours de leurs propriétés. Cette conduite infâme augmenta, au contraire, leur courage; ils chargèrent les troupes de Fonséca avec une nouvelle furie, et l'obligèrent à se retirer, sans avoir pu effectuer son dessein. Mais ce succès leur coûta cher, car la ville, presque tout entière, fut réduite en cendres. Elle était alors une des plus considérables du royaume, l'on y tenait annuellement quatre foires célèbres dans toute l'Espagne (2); c'était le

(1) Sandoval, liv. 5, ch. 154.

(2) Sandoval, liv. 6, ch. 1; Argensola, *Annales de de Aragon*, liv. 1, ch. 107.

grand marché pour les soieries de Burgos et de Tolède, et les étoffes de laine de Ségovie, déjà célèbres à cette époque; pour comble de malheur, tous les magasins étaient remplis de marchandises parce que l'époque de la foire approchait. Près de neuf cents maisons furent consumées sans qu'on pût en rien sauver. La plupart des habitans perdirent tout ce qu'ils possédaient : les femmes et les enfans erraient, presque nus, parmi les ruines, sans avoir de quoi apaiser leur faim (1). L'indignation fut si grande, que non seulement Médina, mais toutes les villes voisines se déclarèrent en faveur des communes. Sandoval nous a conservé la lettre que cette malheureuse ville écrivit à Valladolid à cette

(1) La ville de Médina ne s'est jamais relevée de cet incendie; elle avait alors quatorze mille habitans. A. Mendez Silva, qui écrivit cent cinquante ans plus tard, ne lui en donne que seize cents. Au lieu de quatre foires qui étaient célèbres dans toute l'Espagne, on n'en tenait plus qu'une, et encore était-elle de peu d'importance. Voyez Mendez Sylva, *Poblacion general de España*. Madrid, 1675, fol., p. 26.

occasion ; j'en donnerai, ici, une traduction littérale:

Lettre de la ville de Médina-del-Campo à celle de Valladolid.

« Seigneurs,

» Depuis les dernières lettres que nous
» avons reçues de vous et les dernières que
» nous vous avons écrites, il est arrivé tant
» et tant de choses dans cette ville que nous
» ne savons par où commencer pour les rap-
» porter. Car si, grâces à Dieu, notre cœur suf-
» fit pour les supporter, notre langue ne suffit
» pas pour les dire. Nous avons bien vu des mal-
» heurs dans notre patrie et nous en avons
» entendu raconter bien d'autres qui sont ar-
» rivés dans les pays étrangers; mais ni nos
» ancêtres ni nous, n'avons jamais vu chose
» pareille à ce qui est arrivé à la malheureuse
» Médina; car on peut remédier aux autres
» malheurs, mais le nôtre est si grand qu'on
» ne peut pas même l'exprimer.

» Vous saurez donc qu'hier mardi, 21 du

» mois, D. Antonio de Fonséca arriva ici » avec deux cents fusilliers et huit cents » lances. Et certes, D. Rodrigue ne se le- » vait pas plus matin pour attaquer les Mau- » res de Grenade que ne l'a fait D. Antonio » de Fonséca pour attaquer les chrétiens de » Médina. Quand il arriva aux portes de la » ville, il nous dit qu'il était capitaine-général, » et qu'il venait prendre l'artillerie. Mais com- » me il ne nous était pas prouvé qu'il fût ca- » pitaine-général de Castille, et que nous sa- » vions qu'il voulait s'en servir pour marcher » contre Ségovie, nous résolûmes de la défen- » dre : de sorte que, ne pouvant tomber d'ac- » cord, il fallut décider la question par les ar- » mes : D. Antonio, voyant qu'il ne l'em- » porterait pas non plus sur nous de cette « manière, mit le feu à nos maisons et à nos » propriétés, espérant que notre avarice » nous ferait perdre ce que notre valeur » nous fesait conserver. Et certes, pendant » que le feu de l'ennemi blessait nos corps » le feu consumait nos maisons; et nous

» voyions devant nos yeux les soldats dépouil-
» ler nos femmes et nos enfans. Mais cela ne
» nous affligeait pas tant que la pensée que
» c'était avec notre artillerie que l'on voulait
» détruire Ségovie ; car les cœurs généreux
» regardent leurs propres souffrances comme
» peu de chose et celles des autres comme
» beaucoup. Il y a deux mois que D. Alonso
» de Fonséca, évêque de Burgos, vint ici nous
» demander notre artillerie, et alors son frère
» venait pour nous la prendre de force. Mais,
» grâces à Dieu et à notre vaillance, l'un fut
» déçu et l'autre vaincu. Ne vous étonnez pas,
» seigneurs, de ce que nous vous disons, mais
» de ce que nous ne vous disons pas. Nos
» corps sont blessés, nos maisons brûlées, nos
» biens pillés, nos femmes et nos enfans sans
» abri, les temples du seigneur réduits en
» cendres ; et nos cœurs sont tellement brisés
» que nous craignons d'en perdre la raison.
» Nous ne savons si c'est le crime de Fonsé-
» ca, ou nos propres péchés qui sont cause
» de l'incendie de Médina. Nous ne pouvons

» penser que Fonséca et ses gens en voulussent seulement à l'artillerie ; sans cela, huit cents lances et cinq cents soldats n'auraient pas abandonné le combat pour se mettre à piller comme ils l'ont fait ; car ils négligeaient de se servir de leurs armes pour se charger de nos dépouilles. Quant au dommage qu'a fait le feu dans la malheureuse Médina, et la quantité d'or et d'argent, de brocard, de soie, de joyaux, de perles, de tapisseries et d'autres richesses qui ont été consumées, il n'y a pas de langue qui suffise à le dire, de plume qui suffise à l'écrire, de cœur qui puisse le sentir, de tête qui puisse le calculer, ni d'yeux qui puissent le voir sans pleurer ; car les tyrans ont causé un aussi grand désastre en brûlant l'infortunée Médina, que les Grecs en brûlant la malheureuse Troye. A la tête de cette expédition, étaient Antonio de Fonséca, l'alcalde Ronquillo, D. Rodrigo de Méxia, Juan de Avila et Guttierre Quixada, qui ont été plus cruels envers Médina que les barbares envers Ro-

» me ; car les barbares respectèrent les tem-
» ples, et eux, ils ont brûlé les temples et les
» monastères, entre autres celui de Saint-Fran-
» çois, dans la sacristie duquel a péri un im-
» mense trésor : maintenant les pauvres frè-
» res demeurent dans le jardin, et ont placé le
» très-saint-sacrement dans le creux d'un or-
» me. Vous pouvez donc bien vous figurer
» que ceux qui n'ont pas laissé Dieu dans sa
» maison n'ont laissé personne dans la leur.
» C'est une pitié de raconter et encore plus
» de voir les pauvres veuves, les malheu-
» reux orphelins et les malheureuses jeu-
» nes filles qui vivaient autrefois dans leurs
» propres maisons du travail de leurs mains,
» obligées de passer par la porte d'autrui : de
» sorte que Fonséca, en brûlant leurs demeu-
» res, sera cause que d'autres brûleront leur
» bonne renommée.

» Adieu, seigneurs, que Dieu vous garde.
» De la malheureuse Médina, le 22 août
» 1520. »

Padilla (1), qui prévoyait ce qui arriva, avait chargé un des principaux habitans de Médina, nommé Gil Niéto, d'avertir ses concitoyens, et de les engager à se tenir sur leurs gardes; mais celui-ci, ne croyant pas le danger si pressant, négligea entièrement cet avis. Le lendemain de l'événement quelqu'un ayant dit, dans la foule, que ce malheur ne serait pas arrivé s'il n'y avait pas eu tant de traîtres dans Médina: «qui sont les traîtres»? demanda fièrement Gil Nétio.—Toi, lui répondit un nommé Bobadilla; et, en disant ce mot, il lui abattit la tête d'un seul coup. Cette action, qui lui fit terminer plus tard ses jours sur le gibet, lui valut, parmi la populace, le surnom de *père de la patrie*; quand on eut trouvé dans une des poches du malheureux Gil Niéto la lettre de Padilla, la ville proclama Bobadilla pour son chef aux communes.

La nouvelle de l'incendie de Médina redoubla la fureur populaire. Dans Valladolid

(1) Sandoval, liv. 6, ch. 26.

même (1), et, sous les yeux du cardinal, la populace brûla la maison de Fonséca. On fut obligé de le rappeler, il s'enfuit en Flandre, où il fut très-mal reçu par le roi. Le régent se vit obligé de licencier ce qui restait de son armée, faute de pouvoir la payer; car les prodigalités des Flamands avaient épuisé les caisses de l'état, et les villes se refusaient toutes au paiement de l'impôt. Ainsi la *communidad* se vit presque entièrement maîtresse en Castille, Valladolid même s'étant déclarée en faveur des communes après avoir pillé et brûlé les maisons des députés qui l'avaient représentée aux cortès de Galice. L'Aragon, Valence et les provinces qui en dépendent, étaient en proie à des troubles du même genre, qui sont connus dans l'histoire sous le nom de *Germania*. Mais ce qui s'y passa est étranger à cet ouvrage (2).

Charles n'était donc plus roi que de nom

(1) Sandoval, liv. 6, ch. 2; Argensola, *Annales de Aragon*, liv. 1, ch. 108.

(2) Voyez la note VII à la fin du volume.

dans presque toute la Péninsule, à l'exception toutefois de l'Andalousie (1), province plus nouvellement conquise, et dont les villes ne respiraient pas le même esprit de liberté que celles de Castille. Aussi D. Juan de Figuéroa fit-il de vains efforts pour y faire triompher le parti des communes. Il réussit à s'emparer de la forteresse de Séville, mais le duc de Médina-Sidonia l'en chassa bientôt. Le conseil de la ville refusa de recevoir les députés que lui envoya Tolède et leur rendit cachetée la lettre qu'ils avaient apportée. Elle forma au contraire une ligue, pour le service du roi, avec Cordoue, Xérès, Cadix (2); et les seules villes de cette province où le parti des communes triompha pour quelques instans, furent Ubèda, Baëza et Jaen.

(1) Zuniga, *Annales de Sevilla*, liv. 14, page 472; Morgado, *Historia de Sevilla*, liv. 3, ch. 14; Espinosa de los Monteros, *Historia de Sevilla*, Sevilla, 1630, in-folio, liv. 7, ch. 50; Sandoval, liv. 6, ch. 15.

(2) *Geronimo de la concepcion, emporio del orbe Cadix illustrada*. Amsterdam, 1690, folio, p. 305.

CHAPITRE VIII.

Tolède convoque une junte des villes à Avila. — Padilla s'empare de Tordésillas et de la personne de la reine. — La junte est transférée dans cette ville. — Sa requête à l'empereur. — Prise de Valladolid par Padilla.

Cependant, sur la proposition de Tolède (1), les villes résolurent d'envoyer des députés pour former une espèce de gouvernement

(1) Voyez la lettre que Tolède écrivit aux villes. Sandoval, liv. 6, ch. 13.

central; l'on convint que cette junte se réunirait à Avila. La réunion eut lieu, comme on en était convenu, le 29 juillet 1520, le même jour que Padilla était sorti de Tolède pour aller au secours de Ségovie. Les députés qui la composaient étaient,

Pour Tolède :

Pédro Lasso de la Véga,
Pédro Ortéga, } Jurés ;
Diégo Montoya, }
Francisco de Rojas,
Le docteur Muñoz.

Pour Burgos :

Pédro de Cartagèna,
Géronimo de Castro.

Pour Léon :

Don Antonio de Quiñones,
Gonzalo de Guzman,
Fray Pablo, prieur des dominicains;
Juan de Bénavente, chanoine de Léon.

Pour Salamanque :

Diégo de Gusman,
Diégo de Almaraz, commandeur de l'ordre de Saint-Jean;
Francisco Maldonado,
Pédro Sanchez.

Pour Avila :

Sancho Sanchez Zimbron,
Gomez de Avila,
Diégo del Esquina.

Pour Ségovie :

Alonso de Guadalaxara,
Alonso de Cuellar.

Pour Toro :

Don Hernando de Ulloa,
Pédro Gomez de Valderas,
Pédro de Ulloa,
Pédro Merino.

Pour Madrid;

Pédro de la Sondax,
Pédro de Soto-Mayor,
Diégo de Madrid.

Pour Valladolid:

George de Herréra,
Alonso de Véra,
Alonso Sarabia.

Pour Siguença :

Juan de Olivarez,
Hernan Gomez de Alcocer.

Pour Soria :

Don Hernando Dias de Moralès,
Don Carlos de Luna y Arellano,
Hernan Bravo de Sarabia,
Bartolomé Rodriguez de Santiago.

Pour Guadalaxara :

Juan de Orbita,
Francisco de Médina.

La junte se réunissait dans le chœur de la cathédrale. Elle était présidée par don Pédro Lasso, député de Tolède, et par le doyen d'Avila, qui était natif de Ségovie. Son premier acte fut de prêter serment de fidélité au roi et aux communes, et de déclarer nul et illégal le choix que le roi avait fait d'un étranger pour gouverner le royaume. Elle ordonna, en conséquence, au cardinal Adrien de cesser d'exercer le pouvoir qui lui avait été confié, et s'occupa à rédiger une requête contenant tous les griefs dont la nation croyait avoir à se plaindre, et nomma une commission qui devait l'aller présenter au roi, à Bruxelles (1).

L'historien Sandoval nous a conservé le texte entier de cette requête (2); comme rien ne peut mieux nous faire connaître l'esprit qui animait cette assemblée, j'en donnerai ici un extrait. Cette pièce remarquable est datée de

(1) Sandoval, liv. 6, ch. 20; Médrano, liv. 1, ch. 10.
(2) Sandoval, liv. 7, ch. 1.

Tordésillas, où la junte s'était transportée après que Padilla eût pris cette ville, ainsi que nous le dirons plus bas.

Après un long préambule, dans lequel sont détaillés tous les abus des règnes précédens, et les abus, plus grands encore, qui avaient marqué la minorité de don Carlos, l'assemblée, qui prend le titre de junte et cortès de Castille, demande que le roi revienne dans ses états, pour y résider comme ses prédécesseurs l'avaient fait; qu'il ne se marie pas sans le consentement des cortès; qu'il ne nomme jamais d'étranger pour gouverner le royaume à sa place, s'il était forcé de s'absenter; que la nomination du cardinal Adrien et celle de tous les Flamands qui occupaient quelque emploi dans le royaume, soient déclarées nulles et comme non avenues; que, dorénavant, aucun étranger ne puisse être ni naturalisé, ni employé dans le royaume. On y demande, en outre, d'être affranchi de l'obligation de loger les gens de guerre, ou la suite de la cour, pendant plus de six jours; le ré-

tablissement des taxes, sur le même pied que pendant le règne d'Isabelle; l'annulation de toutes les aliénations du domaine royal qui avaient eu lieu depuis cette époque, et de toutes les nouvelles créations de charges et d'offices, ainsi que celle de tous les actes des dernières cortès de Galice; qu'à l'avenir chaque ville envoie, pour la représenter aux cortès, un député de la noblesse, un du clergé et un de la bourgeoisie, choisis chacun exclusivement par son ordre; qu'il soit défendu aux députés, sous peine de mort, de recevoir aucune faveur de la cour, ni pour eux, ni pour leur famille, et que les cortès se rassemblent tous les trois ans, que le roi les ait convoquées ou non, pour examiner la situation des affaires publiques; que les juges reçoivent un traitement fixe, et non une partie des amendes et des confiscations qu'ils infligent, comme cela avait eu lieu jusqu'alors; l'annulation de tous les dons faits au profit de tous les membres des cortès qui avaient eu lieu en Galice, et la suppression de tous

ceux des priviléges de la noblesse, contraires aux droits des communes, celui, surtout, d'être exempt de taxes; la défense de transporter hors du royaume de l'or ou de l'argent, et de prêcher aucune indulgence, dans toute l'étendue du royaume, avant que le but n'en ait été examiné et reconnu légal par les cortès; enfin, que le roi jure solennellement toutes ces conditions, et de ne jamais solliciter du pape aucune dispense de ce serment; qu'une amnistie générale soit accordée aux communes et à leurs partisans.

La plupart des abus dont on demandait la réforme se fesaient généralement sentir dans toute l'Europe, et l'on réclamait aussi contre eux en France, en Allemagne et en Angleterre. L'article relatif aux indulgences est surtout remarquable, et peut faire supposer que, si la réforme eût été prêchée à cette époque en Espagne, elle y eût trouvé bon nombre de partisans. On voit, par tout le contenu de cette requête, quel était l'esprit de liberté qui animait alors les communes d'Espagne, et qu'el-

les ne craignaient pas d'attaquer de front des abus et des priviléges dont on osait à peine se plaindre dans le reste de l'Europe. Mais elle excita aussi, à un très haut degré, l'inquiétude du clergé et de la noblesse. Celle-ci, qui avait fait cause commune avec la bourgeoisie, tant qu'il ne s'était agi que de l'expulsion des étrangers et de la réforme de quelques abus, qui lui étaient aussi nuisibles qu'aux communes, ne put supporter patiemment qu'elles osassent attaquer ses priviléges; Charles ayant, à la même époque, nommé l'amirante et le connétable de Castille, pour gouverner conjointement avec le cardinal Adrien, la noblesse, satisfaite en partie par cette concession, ne tarda pas à s'apercevoir que les prétentions des communes étaient plus dangereuses pour elle que l'autorité royale. Les gentilshommes étaient d'autant plus mécontens, que, dans la plupart des villes où ils avaient joui d'une grande influence jusqu'alors, les gens de la plus basse classe avaient réussi à se mettre à la tête des affaires, par

leur crédit sur la populace. Leur orgueil ne pouvait se plier à regarder de pareilles gens comme leurs égaux; et ils aimèrent mieux, comme l'histoire nous apprend que, dans l'Europe, ils ont fait en pareil cas, courber la tête sous le joug du pouvoir royal, que de renoncer à leurs priviléges, ou consentir à les partager avec le peuple.

Cependant Padilla, que la junte avait nommé capitaine-général des communes, et à qui la plupart des villes avaient envoyé du renfort, poursuivait le cours de ses succès. Il prit plusieurs places, et résolut ensuite de frapper un coup décisif, en s'emparant de Tordésillas, où était la reine Jeanne, sous la garde du marquis de Dénia. Il y entra, sans coup férir, le 2 septembre 1520 (1). La reine, qui se trouvait alors dans un instant demi-lucide, fut étonnée de voir arriver

(1) Sandoval, liv. 6, ch. 26, *Vita del imperatore Carlo V, del* Alf. Ulloa. Venesia, 1609, p. 67; Argensola, *Annales de Aragon*, liv. 1, ch. 91; Médrano, liv. 1, ch. 10.

tant de gens de guerre. Elle alla au-devant de Padilla, et lui demanda qui il était. Je suis, lui répondit-il, capitaine-général de Castille; le royaume étant en proie aux troubles, par la mort du roi Ferdinand et l'absence de votre fils Charles, je suis venu me mettre à vos ordres avec les troupes de la ville de Tolède. La reine, surprise de ce qu'elle entendait (car on lui avait tout laissé ignorer), s'emporta contre ceux qui l'environnaient, confirma Padilla dans sa charge de capitaine-général, ne vit plus que par ses yeux et appela auprès d'elle la junte qui était réunie à Avila (1), et qui se hâta de se rendre à son invitation, espérant se servir de son nom pour former un nouveau gouvernement. On fit répandre partout le bruit qu'elle avait recouvré l'usage de la raison, et qu'elle réclamait ses droits au gouvernement.

Aussitôt Salamanque, Avila, Madrid et quelques autres villes envoyèrent de nouvel-

(1) Sandoval, liv. 6, ch. 27.

les troupes pour le service de la reine et de la junte. Cette dernière, énorgueillie par ses succès, chercha à frapper un coup décisif, en s'emparant de Valladolid et de la personne des membres du conseil de régence. On envoya un moine dominicain pour traiter avec les chefs de la ville, qui s'était déclarée pour les communes après l'incendie de Médina, comme nous l'avons vu plus haut, mais que la présence des régens avait, cependant, toujours empêchée de prendre une part active à la guerre. Ceux-ci, après avoir long-temps délibéré, répondirent que la junte pouvait faire ce qu'elle voudrait, qu'ils ne l'aideraient ni ne l'empêcheraient. Le moine, qui s'était fait accompagner par une partie des troupes de la junte, fit arrêter, sur-le-champ, tous ceux des conseillers de la régence qui ne parvinrent pas à s'échapper, et les envoya comme prisonniers à Tordésillas. Quelques jours après, un moine augustin réussit à soulever Palencia (1).

(1) Argensola, *Annales de Aragon*, liv. 1, ch. 111; Sandoval.

Le cardinal, voyant ce qui se passait, ne se crut plus en sûreté dans Valladolid, et résolut d'en sortir. Mais aussitôt que le bruit de son départ se fût répandu dans la ville, on sonna le tocsin, et toute la bourgeoisie prit les armes pour s'y opposer. Il fut obligé, malgré la résistance que voulurent faire ceux qui l'accompagnaient, de rebrousser chemin. Quelques jours après, il trouva le moyen de s'échapper, déguisé, et de se réfugier à Rio-Séco. Quand il s'y vit en sûreté, il envoya réclamer tout ce qu'il avait été obligé de laisser à Valladolid, et on le lui rendit sans difficulté (1).

(1) Argensola, *Annales de Aragon,* chap. 112; Sandoval.

CHAPITRE IX.

Réception que l'empereur fait aux députés de la junte. — Le connétable de Castille et l'amirante rassemblent une armée à Médina de Rio-Séco. — La junte choisit pour commander la sienne D. Pédro Giron, qui la trahit. — Il est remplacé par Padilla.

Charles, qui était encore en Flandre, fut bientôt informé de ce qui se passait en Espagne, et reconnut, mais trop tard, l'abîme où l'avaient entraîné ses favoris. Il sentait combien sa présence y était nécessaire. Mais

il ne pouvait s'y rendre en ce moment sans renoncer à toutes ses prétentions à la couronne impériale. Il se contenta donc d'écrire à toutes les villes de Castille pour les engager à rentrer dans le devoir, leur promettant de ne pas exiger la totalité du subside voté dans les dernières cortès, et de ne nommer que des Castillans aux emplois qui deviendraient vacans. Il écrivit aussi à la noblesse pour l'engager à soutenir vigoureusement les droits de la couronne; et, connaissant son aversion pour le gouvernement d'un étranger, il adjoignit, au cardinal Adrien, le connétable de Castille D. Inigo de Vélasco, et l'amirante D. Fadrique Enriquez.

Cependant les députés de la junte arrivèrent en Flandre. Mais Sanchez d'Avila, qui avait devancé les autres près de lui, ayant été envoyé prisonnier dans la citadelle de Worms, ces derniers, effrayés, rebroussèrent chemin, et donnèrent avis à la junte de ce qui se passait. Celle-ci avait essayé de traiter avec le cardinal; mais les conférences

furent bientôt rompues, parce que le comte d'Alva de Listé, gendre du duc d'Albe, et l'un des chefs de l'armée royale, fit étrangler un des députés de la junte, action qui fut blâmée même de ceux qui suivaient le parti du roi, comme étant contraire à la foi publique.

La junte, furieuse de cet attentat, déclara le connétable, qu'elle accusait d'y avoir trempé, déchu de tous ses titres et dignités. Celui-ci, qui s'était rendu à Burgos dans l'espérance d'y calmer le désordre, eut beaucoup de peine à échapper au danger d'y être massacré, et n'obtint la permission d'en sortir qu'en y laissant ses deux fils en otage.

Les régens, expulsés de Valladolid, s'étaient réunis à Rio-Séco, et cherchaient à rassembler une armée. Ils firent un appel à la noblesse, et furent surtout puissamment aidés par le roi de Portugal, D. Emmanuel, qui leur prêta 50,000 ducats, dont ils avaient le plus pressant besoin, par l'impossibilité où ils se trouvaient de lever les revenus royaux (1). La no-

(1) *Chronica do felicissimo rei don Emmanuel*, com-

[illegible] , et l'on mit en [illegible]. Les principaux [illegible] du royaume amenèrent toutes les troupes qu'ils purent lever sur leurs domaines; leur armée, moins nombreuse que celle des communes, mais dont l'infanterie était composée de vieux soldats aguerris dans les campagnes de Navarre, et la cavalerie de gentilshommes exercés à manier les armes, fut bientôt en état d'entrer en campagne, sous les ordres du comte de Haro, fils du connétable de Castille, et général non moins remarquable par ses talens militaires que par sa valeur personnelle. Celle des communes était beaucoup plus nombreuse; mais les soldats ne connaissaient ni la guerre, ni la discipline; les chefs eux-mêmes n'étaient guère plus

porta, por Damiao de Goes, IV parte, Lisboa, [illegible], folio, ch. 100. Cet auteur rapporte que la couronne lui avait été offerte par les comuneros; mais ce fait est nié par tous les écrivains espagnols. *Epitome de las historias portuguesas*, por D. Manuel de Faria y Sousa, Madrid, 1628, in-4°, part. 3, ch. 15.

(1) P. Martyr, *Epist.* [illegible]

instruits pour la plupart. Un des principaux était D. Antonio de Acuña, évêque de Zamora (1). Il avait été élevé à cette dignité par le roi Ferdinand, à qui il avait autrefois rendu quelques services (2). D'un caractère ambitieux et emporté, il avait eu plusieurs démêlés avec le comte d'Alva de Listé, gendre du duc d'Albe, qui était à la tête d'un parti très considérable dans Zamora. Il se déclara en faveur des communes, espérant obtenir l'archevêché de Tolède, que la junte avait déclaré vacant, ne voulant pas reconnaître Guillaume de Croy, à cause de sa qualité d'étranger. Ayant d'abord été défait par le comte d'Alva, lors de sa première tentative pour soulever Zamora, il se réfugia à Tordésillas, où la junte lui ayant donné de nouvelles troupes, il parvint à s'en rendre maître. Il avait réuni quelque cavalerie et environ mille hommes d'in-

(1) Davila, *Theatro de la santa iglesia de Zamora*. Madrid, 1647, folio, p. 410.

(2) Sandoval, liv. 6, ch. 20; *Epistolas de Guevara*, p. 219.

fanterie, parmi lesquels se trouvaient, dit-on, quatre cents prêtres, qui combattirent très bien dans différentes occasions, et surtout au combat de Tordésillas. Un d'entre eux tua onze hommes à l'ennemi. Guevara (1) rapporte qu'avant de viser un ennemi, il avait toujours soin, de lui donner sa bénédiction avec son escopette. Ce vaillant ministre des autels fut enfin tué lui-même d'un coup de flèche. En général, le bas clergé et les moines avaient pris parti pour les communes. Ce furent eux qui soulevèrent Valladolid, Palencia et d'autres villes. Guevara raconte dans ses lettres une anecdote des plus singulières, que je placerai ici parce qu'elle peint mieux les mœurs du temps, surtout étant racontée par un évêque, que tout ce que je pourrais dire (2).

« Dans un village nommé Médina, aux en-
» virons d'Avila, il y avait un curé biscayen

(1) *Epistolas familiares*, p. 220.

(2) *Epistolas familiares de Guevara*, p. 223. Voyez la note VIII à la fin du volume.

» qui était tellement dévoué aux communes, » qu'il terminait toujours son prône en di- » sant : Mes frères, répétons trois *Ave Maria*: » un pour la sainte *communidad*, un pour » D. Juan de Padilla, qui sera notre roi, et le » troisième pour D. Maria Pachéco, qui sera » notre reine. Ces prières durèrent environ » trois semaines, au bout desquelles l'armée de » Padilla ayant traversé le village, les gens de » guerre emmenèrent la servante du bon curé, » burent son vin, volèrent ses poules et mangè- » rent son lard. C'est pourquoi, le dimanche » suivant, il ne manqua pas de dire en chaire: » Vous savez, sans doute, mes chers parois- » siens, que ces scélérats de *communeros* ne » m'ont laissé ni vin, ni poules, ni lard, ni » servante; c'est pourquoi vive le roi Charles » et la reine Jeanne! et que le Diable emporte » les rois de Tolède!»

On voit que les hommes ne sont pas changés depuis cette aventure, que nous raconte si naïvement le bon évêque de Mondoñédo; mais ils ne s'expriment plus aussi franchement.

La junte, ayant réuni ses troupes, s'occupa de choisir un général pour les commander; oubliant les services qu'avait rendus Padilla, elle nomma D. Pédro Giron, fils aîné du comte d'Uréna (1), espérant relever son parti aux yeux de la noblesse, en choisissant pour général un homme allié aux premières familles du royaume. Celui-ci n'ayant pu faire admettre, ni par Ferdinand, ni par ses successeurs, les droits qu'il prétendait avoir sur le duché de Médina-Sidonia, et ayant essayé inutilement de les faire valoir par la force, s'était jeté à corps perdu dans le parti des communes. Mais il était trop pénétrant pour ne pas s'apercevoir qu'il y avait plus à gagner à se réconcilier avec le roi.

Il profita de l'absence de Padilla, qui était allé à Tolède voir sa femme, alors malade à l'extrémité, et des conférences que l'on avait ouvertes à Villa-Braxima pour traiter de la paix, pour correspondre secrètement avec

(1) Voyez la note IX à la fin du volume.

le connétable, son oncle, qui s'engagea à lui obtenir un pardon complet, s'il lui livrait Tordésillas et la reine.

Il se mit donc en marche avec son armée, sous prétexte d'aller attaquer Villalpando, où il n'avait que faire, et ne laissa, pour défendre Tordésillas, que le régiment de prêtres de l'évêque de Zamora. Il ne manqua pas de donner avis de ce mouvement à l'amirante et au connétable, qui se mirent aussitôt en marche. Ils traversèrent d'abord Peñaflor, qui fut saccagée, et attaquèrent Tordésillas. Mais les gens de l'évêque de Zamora se défendirent vaillamment; ce ne fut qu'après un combat de plusieurs heures, et par la grande supériorité du nombre, que les troupes royales parvinrent à s'en emparer. La ville fut pillée et saccagée; et les chefs de l'armée royale allèrent, tout couverts de sang, présenter leurs hommages à la reine.

Huit ou dix des députés qui se trouvaient à Tordésillas furent faits prisonniers, les autres s'enfuirent à Valladolid. On enferma ceux

pris dans la citadelle de Médina-del-Campo; et quand la bataille de Villalar eut mis fin aux troubles, sept d'entre eux furent décapités (1). Ainsi fut perdu en un instant, et par une lâche trahison, ce que Padilla avait gagné au prix de tant de sang et de combats.

La junte avait commis une grande faute en laissant la reine dans une ville sans défense, et les choses auraient tourné bien autrement si on l'eût conduite à Valladolid ou à Tolède. Ce coup acheva de déterminer ceux des membres de la noblesse qui balançaient encore. Plusieurs villes consentirent à se soumettre; et la cause des communes put être regardée comme perdue.

D. Pédro Giron, voyant qu'il n'était plus en sûreté à Valladolid, où il avait conduit son armée, et que tout le monde lui reprochait sa trahison, prit le parti de quitter cette ville, et de se réfugier auprès des régens. Les membres

(1) Sandoval, liv. 8, ch. 8; Argensola, *Annales de Aragon*, liv. 1, ch. 121; Médrano, liv. 1, ch. 15.

de la junte qui étaient parvenus à s'échapper de Tordésillas, proclamèrent de nouveau, capitaine-général des communes, Padilla, qui arrivait à la tête d'un secours de 2,500 hommes que leur envoyait Tolède. D. Pédro Lasso de la Véga, qui avait espéré le généralat, fut tellement offensé de ce choix qu'il jura une haine éternelle aux communes, et entra en correspondance avec les régens, leur livrant tous les secrets de la junte et des entreprises que l'on méditait (1).

(1) Sandoval, liv. 9, ch. 14.

CHAPITRE X.

La discorde se met parmi les communes. — Acuña, défait à Ocaña, se réfugie à Tolède. — D. Maria Pachéco s'empare de l'argenterie des églises. — Histoire et fin des troubles de Biscaye. — Conférences inutiles entre les deux partis. — Trahison de don Pédro Lasso.

D. Juan de Padilla et l'évêque de Zamora, quoiqu'ils se vissent environnés de traîtres et qu'ils eussent bien de la peine à se faire obéir des troupes des diverses villes qu'ils avaient sous leurs ordres, et à les maintenir en paix,

résolurent cependant de marcher contre l'armée royale. Le dernier, qui cherchait à se rapprocher de Tolède, dans l'espérance de s'emparer de l'archevêché de cette ville, but principal de son ambition, alla se jeter dans Ocaña. Cette ville appartenait à l'ordre de St.-Jacques, et s'était déclarée, ainsi que presque toute la province, en faveur des communes; elle était menacée par D. Antonio de Zuniga, grand-prieur de Saint-Jean, qui s'avançait à la tête d'une armée. Les deux armées se rencontrèrent près d'Almaguer, la bataille dura toute la journée; elle fut sanglante et décisive. Les gens de l'évêque, qu'il menait lui-même au combat, et qu'il rallia plusieurs fois l'épée à la main, furent obligés de prendre la fuite. Acuña eut lui-même bien de la peine à gagner Tolède. Le grand-prieur s'étant rendu maître de la ville d'Ocaña, attaqua ensuite celle de Mora, la saccagea, et mit le feu à la cathé-

(1) Sandoval, liv. 9, ch. 9; Sayas, *Annales de Aragon*, ch. 17; Medrano, liv. 1, ch. 17.

drale où s'étaient réfugiés près de trois mille habitans qui périrent presque tous dans l'incendie (1).

Quand D. Antonio de Acuña arriva à Tolède, il trouva la ville fort tranquille; car l'évêque Castillo était parvenu à amener le peuple et la noblesse à une espèce de compromis qui avait maintenu l'ordre dans la ville. Mais les choses changèrent de face aussitôt qu'il y fut arrivé, après la déroute d'Ocaña. La populace le mena à la cathédrale au moment où l'on disait ténèbres, le plaça sur le siége archiépiscopal et le proclama archevêque. Mais comme le clergé refusait toujours de le reconnaître, il se rendit à la cathédrale, le 28 avril suivant, à la tête de plus de deux mille hommes armés, fit appeler les chanoines, les uns après les autres, et les enferma dans la sacristie, où il les retint trente-six heures, sans boire ni manger, parce qu'ils persistaient toujours dans leur refus de le reconnaître pour

(1) Sandoval, liv. 9, ch. 9; Sayas, *Annales de Arragon*, ch. 17; Médrano, lib. 1, ch. 17.

archevêque; de sorte que, pendant tout ce temps, le service divin n'eut pas lieu dans la cathédrale. Mais la nouvelle de la bataille de Villalar étant arrivée sur ces entrefaites, il fut obligé de les remettre en liberté sans en avoir rien obtenu (1)

Pendant ce temps, le comte de Salvatierra (2), qui commandait les communes de Biscaye, fut entièrement battu et fait prisonnier. Ses biens furent confisqués et il fut mené à Burgos, où il resta dans un cachot les fers aux pieds, jusqu'en 1524, et dans un état si misérable, que son fils, D. Alonzo d'Ayala, fut obligé de vendre son cheval pour le nourrir. On le fit périr dans ce cachot en lui ouvrant les veines, et on le porta au tombeau les pieds découverts, afin que tout le monde pût voir les fers dont il était encore chargé. Quant à Padilla, qui avait commencé la campagne d'une

(1) Pisa, liv. 5, ch. 16; Sandoval, liv. 9, ch. 11.

(2) Voyez, pour ce qui se passa en Biscaye, à cette époque, Sandoval, liv. 8, ch. 18; Sayas, *Annales de Aragon*, ch. 8.

manière assez brillante en s'emparant de Torre-Lobaton (1), place assez forte, qui n'est qu'à trois lieues de Tordésillas, où se trouvaient la reine et les régens, il se vit forcé, faute d'argent de rester inactif dans cette ville; ses troupes, auxquelles il devait plusieurs mois de paie, refusant de marcher, la désertion commença à se mettre parmi elles, tandis que les régens, libres de tout autre embarras, se préparaient à l'attaquer avec des forces bien supérieures.

D. Maria, informée de la gêne dans laquelle se trouvait son époux, et déterminée à l'en tirer à tout prix, résolut de s'emparer des trésors de la cathédrale de Tolède. Mais, dans un pays aussi religieux que l'Espagne, ce n'était pas chose facile. Elle se rendit donc à la cathédrale, vêtue d'habits de deuil, pleurant et se frappant la poitrine, demandant pardon aux saints de l'action qu'elle allait commettre,

(1) Sandoval, liv. 8, ch. 64; Sayas, *Annales de Aragon*, ch. 13.

et entra à genoux dans le sanctuaire qu'elle dépouilla entièrement aux yeux d'une populace qui admirait sa piété (1). L'argenterie de l'église lui fournit une somme assez considérable qui aurait pu tirer D. Juan d'embarras, en lui procurant les moyens de payer son armée; mais malheureusement cet argent, qui l'aurait peut-être sauvé, ne lui parvint jamais, par la trahison de ceux qui étaient chargés de le lui remettre.

Padilla se trouvait donc seul pour résister à l'armée des régens. Mais la noblesse était loin de vouloir la ruine des communes, qui l'aurait livrée elle-même à la discrétion du pouvoir royal. Elle partageait leur haine contre les Flamands, et approuvait une partie des demandes contenues dans la requête de la junte. C'est pourquoi, quoique certaine de la victoire, elle proposa de nouveau la paix, offrant aux communes, si elles voulaient renon-

(1) Pisa, *Historia de Toledo*, liv. 15, ch. 15 ; *Annales de Aragon, desde el año de* 1520 *hasta el de* 1525; *por* D. Diego de Sayas. Saragoça, 1666, folio, ch. 8.

cer à celles de leurs prétentions qui étaient contraires à ses priviléges, ou subversives de l'autorité royale, de se joindre à elles pour obtenir le reste de gré à gré, ou même de force, si le roi, mal conseillé, refusait d'acquiescer à leurs justes réclamations. Il eût été à désirer, pour le bien du royaume et surtout pour celui des villes confédérées, que ces propositions eussent été acceptées. Il n'en fut pas ainsi. Divisées entre elles par la jalousie et par d'anciennes querelles, elles ne pouvaient réussir à s'accorder. Burgos, dominée par l'influence du connétable, avait déjà, ainsi que quelques autres villes, abandonné la cause des communes. Padilla, qui avait su se rendre populaire, était devenu, par cette seule raison, odieux au peu de nobles qui suivaient le parti des communes, et le peuple, d'un autre côté, rendu soupçonneux par la trahison de D. Pédro Giron, se méfiait de lui parce qu'il appartenait à la noblesse. La junte se laissa entraîner jusqu'à menacer la noblesse de la dépouiller de tous les domaines qui avaient

autrefois appartenu à la couronne, acte qui, en la ruinant et la privant du prix de ses services, aurait en même temps détruit les libertés du pays, en rendant le roi indépendant des cortès pour les subsides.

Voyant donc s'évanouir toute espérance d'accommodement, l'armée des régens ou plutôt celle des seigneurs, se prépara au combat. Elle s'augmentait tous les jours, tandis que Padilla, renfermé dans Torre-Lobaton, paralysé par l'inertie de la junte qui, semblable à toutes les réunions populaires, ne savait faire, comme le dit très-bien Robertson, ni la paix, ni la guerre, voyait son armée diminuer chaque jour par la désertion, et ne pouvait empêcher la jonction du comte Haro avec les forces que le connétable avait réunies à Burgos, et qu'il amenait en toute hâte.

Les régens avertis, par la trahison de D. Pédro Lasso, du mauvais état des affaires des communes, se décidèrent à aller attaquer Torre-Lobaton. Padilla, ne se sentant pasassez fort pour s'y maintenir, se détermina, après

avoir pris conseil des principaux chefs, à quitter cette ville et à opérer sa retraite sur Toro. Les régens, prévenus par Pédro Lasso, s'avancèrent contre Padilla. Leur armée, que le comte de Haro commandait sous eux, se montait à 6,000 fantassins et 2,400 chevaux, dont 1,500 hommes d'armes. Padilla avait avec lui 8,000 fantassins, 500 lances et l'artillerie de Médina-del-Campo, il attendait encore des secours. Mais l'habileté des mouvemens de l'ennemi l'empêcha d'opérer sa jonction avec un corps de 2,000 hommes que lui envoyait Palencia.

Alcocer rapporte qu'au moment où D. Juan mettait son armure, son chapelain s'approcha de lui en disant : « Seigneur, autrefois j'ai étudié l'astrologie ; aujourd'hui j'y suis retourné pour l'amour de vous, et d'après ce que j'ai appris, je vous supplie de ne pas vous mettre en marche aujourd'hui Eh bien ! répondit Padilla en riant, nous verrons donc maintenant si l'astrologie est une science véritable. » En disant ces mots, il acheva de s'ar-

mer, mit par dessus sa cuirasse un surtout brodé de dauphins d'argent, fit sonner la trompette, déployer les bannières et quitta Torre-Lobaton, le 23 avril 1521.

CHAPITRE XI.

Bataille de Villalar. — Padilla, trahi, est battu et fait prisonnier. — Ses lettres à sa femme et à la ville de Tolède. — Sa mort et celle de ses amis.

Padilla était à peine sorti de la ville que la cavalerie de l'ennemi commença à le harceler de tous les côtés ; en approchant de Villalar il vit bien qu'il était perdu ; car, aussitôt que l'on eut aperçu l'armée des régens, trois

bannières et trois cents lances l'abandonnèrent, et l'on vint l'avertir que les artilleurs étaient gagnés, ce dont il ne tarda pas à être convaincu ; en arrivant à Villalar ils déchargèrent leurs couleuvrines en l'air, et l'un d'eux mit le feu aux poudres. Pour comble de malheur, il survint une pluie violente qui donnait dans le visage de ses soldats et les empêchait d'avancer. L'artillerie que le comte de Haro avait placée dans Villalar, fesait un grand ravage parmi ses troupes, et Juan Bravo, capitaine de Ségovie, qui tâcha de s'en emparer, fut accablé par le nombre et obligé de se rendre prisonnier. Le désordre devint alors général, et les soldats, mal disciplinés, rompirent leurs rangs et se mirent à fuir, arrachant les croix rouges qui étaient les marques des communes, et les remplaçant le mieux qu'ils pouvaient par des croix blanches, qui étaient le signe des troupes royales.

Aussitôt que Padilla, qui avait déjà eu deux chevaux tués sous lui, et qui était à l'arrière-garde, cherchant à arrêter les fuyards, fut

averti que l'artillerie était perdue, et Juan Bravo prisonnier, il saisit sa lance, leva la visière de son casque pour être reconnu des siens, et s'élança en criant *Santiago libertad!* vers trois chevaliers qui s'étaient avancés dans l'espoir de faire le coup de lance. C'était D. Alonso de La Cuéva, D. Diégo et D. Pédro Bazan. Il renversa d'abord ce dernier d'un coup de lance, et se jeta ensuite sur un écuyer qu'il perça de part en part. Mais il fut au même instant environné d'un si grand nombre d'ennemis qu'il ne pouvait plus faire usage de sa lance; La Cuéva lui donna un revers si violent, qu'il lui coupa presque entièrement la cuisse, et le jeta en bas de son cheval. Quand il fut par terre, D. Juan de Ulloa, lui porta un coup dans la figure qui le blessa légèrement, dit Sayas (1), mais qui tua l'honneur de celui qui le lui donna. Enfin, se voyant désarmé, son armure brisée, ses vêtemens déchirés, il se rendit à La Cuéva, qui

(1) *Annales de Aragon*, ch. 23.

lui prêta un vieil habit noir, un bonnet de chasseur, et l'envoya sous bonne escorte à Villalar, où, quelques momens après, on amena aussi prisonniers les deux Maldonado, capitaines de Salamanque.

Les régens tinrent conseil, pendant la nuit, avec les principaux seigneurs, sur ce qu'ils devaient faire de leurs prisonniers. Quelques-uns, à la tête desquels étaient le cardinal et le connétable, voulaient qu'on se contentât de les garder dans une forteresse jusqu'à ce que le roi fût de retour, ou qu'il eût fait connaître ses intentions. L'amirante opina pour une exécution immédiate, et fut appuyé par le grand-commandeur Hernando de Véga, qui s'écria : « Que Tolède ne baisserait la crête que quand Padilla ne serait plus. » Ces paroles furent l'arrêt de Padilla et de ses amis. Le seul don Pédro Maldonado fut épargné, parce qu'il était neveu du comte de Bénavente qui était un des principaux chefs de l'armée royale.

Les régens, après avoir pris cette résolu-

tion, firent appeler le licencié Zarate, alcalde de la chancellerie de Valladolid, et lui ordonnèrent d'aller annoncer aux prisonniers leur sentence, et les engager à se préparer à la mort. Cette détermination fut prise sans jugement préalable, et sans avoir même interrogé les condamnés!

Padilla demanda un confesseur : et, après avoir rempli ses devoirs religieux, il écrivit à la ville de Tolède et à sa femme, les deux lettres suivantes. Le style en est trop remarquable pour que je me permette d'y changer un seul mot (1).

Lettre de don Juan de Padilla à la ville de Tolède.

« A toi, couronne de l'Espagne et lumière du monde, libre depuis le temps des Goths, à toi, qui, en n'épargnant pas ton sang pour

(1) Le texte de ces deux lettres est dans Sandoval, ch. 22.

verser celui de l'ennemi, as conquis la liberté pour toi et pour les autres villes, je m'empresse de faire savoir que, moi, Juan de Padilla, ton fils légitime, je vais rafraîchir, de mon sang, le souvenir de tes anciennes victoires. Si le destin n'a pas permis que mes exploits fussent placés parmi ceux qui te rendent illustre, la faute en est à ma mauvaise fortune, et non à ma bonne volonté. Je te prie d'accepter mon sacrifice comme une bonne mère, puisque Dieu ne m'avait pas donné plus à risquer que ce que je perds pour toi. Je tiens plus au souvenir que je te laisse de moi qu'à ma vie. La fortune est changeante; mais je vois, avec joie, que c'est moi, le moindre de tes enfans, qui souffrirai la mort pour toi; tu en as nourri, dans ton sein, d'autres qui me vengeront. Bien des langues te raconteront mes derniers instans : quant à moi, je les ignore encore en ce moment. Je sais, seulement, qu'ils sont bien proches, et ma mort te prouvera ma bonne volonté. Je te recommande mon âme comme à la patrone

de la chrétienté. Je ne parle pas de mon corps puisqu'il n'est plus à moi. Je ne puis t'écrire davantage, car dans ce moment j'ai le couteau sur la gorge, et je crains plus ton mécontentement que la mort qui me menace. »

Lettre de don Juan de Padilla à sa femme.

« Madame, si votre douleur ne m'affligeait pas plus que ma mort, je me regarderais comme très-heureux; car, comme tout le monde doit mourir, je rends grâce à Dieu de ce qu'il me fait mourir à son service, et pleuré de bien des gens. Il faudrait plus de temps que je n'en ai ponr vous écrire des consolations; je ne demande pas que l'on retarde le moment où je dois recevoir la couronne qui m'attend, et mes ennemis ne me l'accorderaient pas. Pleurez votre perte, madame, mais ne pleurez pas ma mort; car elle est trop honorable pour être pleurée. Je vous lègue mon âme qui est la seule chose qui me reste. Traitez-la comme ce qui vous a le plus aimée.

Je n'écris pas à mon père, Pédro Lopez, parce que je ne l'ose pas; car, quoique j'aie hérité de son courage, en osant risquer ma vie, je n'ai point hérité de sa bonne fortune. Je n'en écrirai pas plus long, pour ne pas faire attendre le bourreau, et pour qu'on ne croie pas que j'allonge ma lettre pour allonger mes jours. Mon domestique, Lossa, qui sera spectateur de ma mort et à qui j'ai confié mes plus secrètes pensées, vous dira ce que je ne puis écrire; je termine dans l'attente de l'instrument de vos chagrins et de ma délivrance. »

Quand Padilla eut terminé ces deux lettres, il se prépara à marcher au supplice. Lui et don Juan Bravo furent placés sur deux mules, et un hérault les précédait en criant:«Voici la justice que le roi et, en son nom, les régens et le connétable font exécuter contre les gentilshommes traîtres et rebelles. » Juan Bravo entendant ces paroles, s'écria : « Tu mens, ce n'est pas pas pour avoir été traîtres que nous mourons, mais pour avoir défendu le bien

public et la liberté de la patrie. » L'alcalde Cornéjo le frappa rudement de sa baguette; et comme Juan Bravo se mettait en défense en s'écriant : « Quelle audace est ceci. ? » Padilla l'arrêta en lui disant : « Bravo, nous avons combattu hier comme des hommes; mourons aujourd'hui comme des chrétiens. »

En arrivant au lieu du supplice, Bravo demanda à être exécuté le premier, pour ne pas voir, dit-il, la mort du meilleur chevalier qu'il y eût en Castille. Quand le tour de Padilla fut arrivé, il se tourna vers Enrique de Sandoval y Roxas, fils aîné du marquis de Dénia qui se trouvait là, et, lui remettant un reliquaire d'or et un chapelet qu'il tenait à la main, il lui dit : « Don Enrique, remettez ce chapelet à ma femme, et dites-lui qu'elle ait plus soin de mon âme que je n'en ai eu de mon corps. » Puis il se mit à genoux, et tendit le cou au bourreau en s'écriant: « *Domine, non secundum peccata nostra facias nobis.* » Sa tête, et celle de Bravo furent mises sur des

poteaux; et, quand le bourreau s'approcha pour déshabiller les cadavres, don Enrique s'écria : « Ne les touche plus : et puisque leurs habits te reviennent, viens chez moi, et je t'en donnerai d'autres. »

Quelque temps après, on amena, au même endroit, don Francisco Maldonado, capitaine de Salamanque, et il subit le sort de ses compagnons. (1)

(1) Alcocer, *Hist. de los comm.;* Sandoval, liv. 9, ch. 20 et suiv.; Pisa, *Hist. de Toledo*, liv. 5, ch. 15, Sayas, *Annales de Aragon*, ch. 23; Médrano, livre 1, chapitre 18.

CHAPITRE XII.

Suites de la bataille de Villalar. — Soumission de la plupart des villes. — D. Maria Pacheco défend Tolède contre le grand-prieur de Saint-Jean. — Tolède capitule avec le marquis de Villéna. — Prison et mort de l'évêque de Zamora.

Le parti des communes ne put jamais se relever du coup que lui porta la bataille de Villalar. La nouvelle de l'exécution de Padilla et de ses compagnons sema l'épouvante dans tout le royaume. Valladolid, Palencia, Médina-

del-Campo, se hâtèrent d'ouvrir leurs portes au vainqueur et d'implorer leur pardon, que l'on fut assez politique pour leur accorder à des conditions avantageuses; cette révolte, qui menaçait de renverser le trône, se termina, comme toutes les entreprises manquées, en le consolidant davantage.

La haine des étrangers avait d'abord rendu le mouvement unanime. Mais, bientôt, les prétentions exagérées des villes détachèrent de la ligue la noblesse et le clergé, qui ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'il serait plus avantageux pour eux de transiger avec la couronne. Les excès dont la populace se rendit coupable, dans presque toutes les villes où elle s'était emparée du gouvernement, effrayèrent tous ceux qui avaient quelque chose à perdre; il ne resta bientôt plus qu'une tourbe sans frein et sans discipline, guidée par quelques jeunes enthousiastes. La jalousie des villes entre elles arrêta presque toutes les opérations militaires, et empêcha, dans le moment critique, de rien décider;

l'impéritie et la trahison desc hefs achevèrent de ruiner les espérances des vrais amis de la liberté. La ligue se dispersa plus vite qu'elle ne s'était formée ; et le découragement qui suivit le désastre de Villalar fut si grand que, ni l'absence de l'armée royale, que l'on fut obligé, quelques jours après, d'envoyer en Navarre, ni l'héroïque résistance de Tolède, ne purent engager les communes de Castille à reprendre les armes.

Aussitôt que dona Maria Pachéco eut appris le triste sort de son mari, elle ne pensa plus qu'à la vengeance. Elle parcourut les rues de Tolède, montée sur une mule caparaçonnée de noir, revêtue d'habits de deuil, ainsi que son jeune enfant qu'elle portait dans ses bras et qu'elle montrait au peuple, en l'excitant à prendre les armes et à ne jamais se soumettre aux meurtriers de son général. Elle fesait porter devant elle une bannière sur laquelle était représentée l'exécution de Padilla et de ses amis. Après cette lugubre procession, elle quitta sa maison, et alla s'é-

tablir dans la forteresse. Elle ne s'occupa plus qu'à mettre la ville en état de faire une vigoureuse résistance, et remplit, malgré la faiblesse de son sexe, tous les devoirs d'un chef militaire (1).

Aussitôt qu'elle vit son autorité bien établie, son premier soin fut de punir la trahison des deux Aguirrès. Ces deux frères, Biscaïens de naissance, avaient été chargés, par elle et Hernando d'Avalos, de porter à Padilla 5,000 ducats, produit de l'argenterie de la cathédrale, et dont il avait le plus pressant besoin pour payer son armée qui se mutinait. On crut ne pouvoir mieux faire que de confier cet argent à ces deux frères, qui passaient pour riches et dévoués au parti des communes. Mais, ayant appris, à leur arrivée à Valladolid, que les régens s'avançaient avec leur armée et qu'une affaire décisive était imminente, ils résolurent d'attendre l'événement,

(1) Sandoval, liv. 9, ch. 17 et suiv.; Sayas, *Ann. de Arag.*, ch. 26.

et de porter l'argent à don Juan, s'il était vainqueur; et, s'il périssait, de se l'approprier et de soutenir qu'ils le lui avaient remis.

Cette trahison fut cause de la perte de Padilla; car ils auraient pu arriver à temps, et prévenir le malheur que causa le refus de ses troupes de marcher, avant d'avoir reçu leur solde arriérée (1).

Aussitôt que dona Maria eut appris que les Aguirrès étaient de retour à Tolède, elle les fit appeler au château. Ceux-ci, croyant leur trahison encore ignorée, se hâtèrent de se rendre à ses ordres; mais leur crime était connu et leur châtiment préparé. A peine eurent-ils passé la première porte, qu'ils furent poignardés, et leurs corps jetés par-dessus les murailles. La populace s'en empara aussitôt et les déchira en lambeaux. Le même sort frappa un capitaine de l'armée royale, qui, quelques jours après, parvint à s'intro-

(1) Sandoval, liv. 9, ch. 26; Alcocer, *Hist. de las comm.*

duire dans la ville. Il était chargé, par les régens, de traiter avec dona Maria, dont ils redoutaient l'influence, et de l'engager, par des promesses, à sortir de la ville; ou de l'enlever de vive force, s'il ne pouvait réussir autrement. Mais celle-ci refusa hautement de traiter avec ceux qu'elle regardait comme les assassins de son mari, et livra au peuple le malheureux négociateur, qui fut mis en pièces en un instant.

Cependant, le grand-prieur de Saint-Jean, don Antonio de Zuniga, qui, après avoir battu l'évêque de Zamora, à Ocaña, avait établi son camp devant Tolède, assiégeait toujours cette ville; les habitans, de leur côté, fesaient de fréquentes sorties, tant pour se procurer des vivres, que pour harceler l'ennemi. Ils chassèrent de la ville tous ceux qu'ils supposaient dévoués au parti royal, pillèrent et saccagèrent leurs maisons, et déclarèrent hautement qu'ils ne se rendraient que si on voulait leur accorder tout ce qu'avait demandé la junte d'Avila, et leur livrer la personne de

Pédro Lasso de la Véga, qui les avait trahis.

Les deux partis continuaient à se livrer des combats presque journaliers, sous les murs de la ville. Les Tolédans saccageaient tous les villages qui appartenaient à des nobles du parti royal, brûlaient les moulins et détruisaient ce qu'ils ne pouvaient emporter. Les gens du grand-prieur, qui avaient reçu des renforts après la bataille de Villalar, enlevaient, de leur côté, tous les convois de vivres et serraient, chaque jour, la ville de plus près.

Un jour près de cinq mille hommes sortirent de Tolède et attaquèrent le camp du grand-prieur avec tant de fureur et tellement à l'improviste, qu'il eut à peine le temps de monter à cheval et de prendre la fuite. Ses soldats, surpris dans le moment où ils s'y attendaient le moins, furent bientôt mis en pleine déroute. Mais les Tolédans, sans chefs, et peu accoutumés à la discipline, au lieu de poursuivre leur victoire, se mirent à piller le camp, qui leur offrait un butin facile. Le

grand-prieur, revenu de sa surprise, ne manqua pas de profiter de ce désordre pour rallier ses soldats et les ramener au combat. Ce fut alors aux Tolédans à prendre la fuite, embarrassés du butin qu'ils avaient fait, ils eurent bien de la peine à regagner la ville (1).

On vit alors la vérité de ce qu'avait dit Hernando de Véga : si vous laissez vivre Padilla, vous laissez la crète à Tolède. Il est bien probable, en effet, que, s'il eût dirigé cette attaque, elle eût eu une issue toute différente.

Cet événement jeta l'effroi dans la ville; et l'on commença à parler de capituler. D. Maria voyant que la masse des citoyens était fatiguée de la guerre civile, et désirait ardemment la paix, crut mieux faire en ne s'y opposant pas et en remettant ses projets de vengeance à un autre temps.

Les Tolédans envoyèrent prier le marquis de Villéna, en qui ils avaient une grande con-

(1) Alcocer, *Hist. de las comm.*

fiance, de venir en toute hâte, préférant capituler avec lui. Il arriva bientôt avec un grand nombre de gentilshommes et des forces assez considérables. L'évêque de Zamora, craignant la mort ou la prison, prit la fuite, et chercha à se réfugier en France (1) ; mais il fut arrêté près de la frontière dans un endroit nommé Villamédiana et livré au duc de Nagéra, qui le fit conduire, prisonnier, au château de Simancas, où il demeura jusqu'en 1526. Fatigué enfin de la captivité et des mauvais traitemens de l'alcayde Noguerol, qui voulait le forcer à renoncer, en faveur de son fils, à certains bénéfices dont il jouissait, il résolut de s'échapper. Dans ce dessein, profitant du moment pendant lequel l'alcayde fesait la visite dans sa chambre, il l'assomma avec l'étui de son bréviaire qu'il avait rempli de cailloux, l'acheva ensuite à coups de couteau, et parvint à gagner les murailles ; mais l'alarme

(1) Sandoval, liv. 9, ch. 32 ; Davila, *Theatro de la santa iglesia de Zamora*, p. 411.

ayant été donnée, il fut arrêté au moment où il se disposait à les franchir, et renfermé dans un cachot. Charles, en vertu des pouvoirs que le pape lui avait accordés pour faire faire le procès à tous les ecclésiastiques compromis dans la rébellion des communes, envoya pour le juger le même alcalde Ronquillo, que nous avons vu plus haut marcher contre Ségovie, et qui était son ennemi personnel. Celui-ci le condamna à mort et le fit pendre aux créneaux de la forteresse, où il était détenu, le 23 mars 1526. Le pape prétendit que l'alcalde avait outrepassé ses pouvoirs, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que Charles obtint son absolution. La sentence qui fut prononcée contre ce prélat est ainsi conçue (1) :

« Considérant que l'évêque de Zamora, D. Antonio de Acuña a été l'une des principales causes des troubles qui ont eu lieu dans le royaume pendant l'absence du roi notre maître

(1) Procès inédit de l'évêque de Zamora, p. 167; Davila, *Theatro de la santa iglesia de Zamora*, p. 412.

et seigneur; qu'il a levé dans la Castille des troupes de cavalerie et d'infanterie, avec lesquelles il s'est emparé de plusieurs villes et châteaux; qu'il a destitué les autoritées nommées par le roi et qu'il en a placé d'autres au nom des communes; qu'il a résisté par force aux régens que S. M. avait choisis pour gouverner le royaume en son absence, et pillé plusieurs villes et villages qui refusaient de prendre part à sa révolte; considérant en outre qu'ayant été fait prisonnier, et la clémence de S. M. ne lui ayant pas imposé d'autre châtiment que celui d'être détenu dans la forteresse de Simancas, il a profité de cette indulgence pour tuer Mendo Noguerol alçayde de ladite forteresse; nous avons ordonné et ordonnons qu'il soit étranglé et son corps suspendu à la même muraille qu'il essaya de franchir pour prendre la fuite.

» Fait dans la ville de Simancas, le 23 mars 1526. »

RONQUILLO.

La tradition rapporte qu'en punition de ce sacrilége le démon enleva Ronquillo, en corps et en âme, un jour qu'il entendait la messe dans la cathédrale de Valladolid, et l'on montre encore aujourd'hui, dans la toiture, le trou par où l'on prétend qu'il passa et que l'on n'a jamais pu reboucher depuis (1).

(1) Voyez la note X à la fin du volume.

CHAPITRE XIII.

Tolède reprend de nouveau les armes. — Héroïsme de D. Maria Pachéco. — Sa fin et celle de la *communidad*.

Le marquis de Villéna désirant terminer complètement tous les troubles et négocier une amnistie pour les habitans, appela à Tolède D. Bernardino de Cardéna, duc de Maquéda. Celui-ci se hâta de se rendre à son in-

vitation et y arriva le jour de la Pentecôte. Le jour même de son arrivée, et au moment où chacun ne songeait qu'à se justifier et à obtenir le pardon de sa conduite, les chefs du parti des communes reçurent la nouvelle de l'entrée de l'armée française en Navarre (1). Croyant le moment favorable et les régens trop occupés à défendre les frontières pour pouvoir envoyer des forces contre eux, excités surtout par D. Maria Pachéco et sa famille, ils persuadèrent au peuple que le duc de Maquéda était venu pour les punir de leur conduite passée, et qu'ils étaient perdus s'ils ne prenaient de nouveau les armes. A l'instant même, la populace, docile aux inspirations de D. Maria, qui était devenue son idole, attaqua avec tant de fureur les maisons où

(1) Moret, *Annales de Navarra*, liv. 36, ch. 2. Je remarquerai, en passant, que ce fut dans cette guerre que fut blessé Ignace de Loyola, gentilhomme biscayen. Les livres de dévotion qu'il lut pendant sa maladie lui montèrent la tête. Il prit l'habit religieux, et devint le fondateur de l'ordre des jésuites.

logeaient Villéna et le duc, que, malgré la vigoureuse résistance de leurs gens, ils furent trop heureux d'obtenir de se retirer la vie sauve. La plupart des principales familles de la ville la quittèrent avec eux ; Dona Maria se trouva donc plus puissante que jamais. Cette femme extraordinaire, que tous les historiens, même ceux les plus dévoués au parti royal, ne peuvent s'empêcher de louer et d'admirer, valait mieux, quoique malade et pouvant à peine marcher, qu'une armée entière pour la défense de la ville : elle savait se faire craindre du peuple comme elle savait s'en faire aimer. Jamais sa volonté ne trouva d'obstacle ni d'opposition ; et sa seule présence suffisait pour en imposer à la multitude et arrêter le désordre.

Cependant, la guerre s'étant terminée en Navarre, plutôt qu'on ne l'avait pensé, les espérances que cette diversion avait fait concevoir ne tardèrent pas à s'évanouir, Guillaume de Croy étant mort sur ces entrefaites, le clergé, qui avait surtout été mécontent de la no-

mination d'un étranger à l'archevêché de Tolède, se montra tout disposé à faire sa paix, quand il le vit remplacé par un Castillan, et qu'ainsi son principal grief était anéanti; il commença donc à exciter le peuple contre D. Maria, par une vaine accusation de magie. Il ne pouvait surtout lui pardonner d'avoir fait arrêter six des chanoines de la cathédrale et de les avoir tenus pendant deux jours sans nourriture et sans lit, pour les forcer à lui compter 600 marcs d'argent (1).

La ville résolut donc de se soumettre, et traita de nouveau avec le grand-prieur, qui lui accorda, au nom de l'empereur, la même amnistie qu'aux autres villes. Les régens envoyèrent, pour rétablir l'ordre dans la ville, D. Gabriel Mérino, évêque de Léon, archevêque de Bari, qui y fit son entrée le 26 octobre 1521 (2).

D. Maria et les principaux chefs de son

(1) Ferreras.

(2) Moret, *Annales de Navarra*, liv. 36, ch. 2.

parti se soumirent à ce qu'ils ne purent empêcher. Mais, soit qu'ils n'eussent pas confiance dans la sincérité de l'amnistie qui leur avait été accordée, soit qu'ils ne pussent se décider à renoncer à leurs plans d'ambition, ils cherchaient toujours à maintenir le peuple dans un état d'irritation qui leur laissât la facilité de le soulever de nouveau quand ils en trouveraient l'occasion opportune.

Quelques auteurs prétendent (j'ignore si c'est avec raison) que l'entreprise des Français en Navarre (1) avait eu lieu de concert avec eux, et qu'ils avaient fait un traité avec le roi de France, par lequel ils s'engageaient à lui garantir la possession de cette province, s'il voulait faire une diversion en leur faveur. Ils ajoutent que, n'ayant pu, pour ne pas soulever le peuple, qui ignorait cette trahison, la faire comprendre dans l'amnistie, et craignant d'être recherchés plus tard pour ce fait, dont ils savaient que les régens avaient les

(1) Médrano, liv. 1, ch. 19.

preuves entre les mains, ils furent ainsi excités de nouveau à prendre les armes.

D. Maria, qui se maintenait toujours dans l'Alcazar, nourrissait à ses frais tous ceux qui se présentaient. Ses partisans ne perdaient aucune occasion d'insulter et de maltraiter ceux qui avaient suivi le parti du roi, et répétaient partout que c'était à Padilla et à sa femme qu'ils devaient la conservation de leur liberté. L'archevêque connaissant et redoutant l'influence qu'avaient encore dans la ville les mots de *communes* et de Padilla, n'osait ni les faire punir, ni même réprimer leur insolence. Car comme Tolède était la ville qui avait résisté le plus long-temps, une quantité de gens sans aveu qui craignaient d'être punis pour leurs méfaits s'y étaient réfugiés des autres villes.

D. Maria et les siens ayant donc appris que l'archevêque avait reçu de Flandre la confirmation de l'amnistie qu'on attendait depuis si long-temps, et qu'il devait la publier le lendemain, sentirent bien qu'ils n'avaient plus

de temps à perdre, et que, les craintes une fois calmées, il serait bien plus difficile de soulever de nouveau la population. Ils résolurent donc d'essayer leurs forces. Ils sortirent sur les huit heures du soir de la maison de D. Maria, et, ayant trouvé un affût dans un endroit nommé Calahorra-Viéja, ils s'en emparèrent et le traînèrent avec bruit dans les rues de la ville, en criant, *Padilla, communidad!* Au bout de quelques instans, toute la ville fut en armes. Les uns se réunirent à eux; les autres coururent à la maison de l'archevêque de Bari, qui avait pris les armes avec tous les siens. Ce prélat ordonna à la justice de s'emparer de l'affût, et à tous ceux qui étaient venus à son secours de lui prêter main-forte. Mais ceux qui le traînaient ayant atteint le but qu'ils s'étaient proposé, l'abandonnèrent sans difficulté, et prirent la fuite. Les royalistes s'en saisirent aussitôt et le jetèrent par dessus les murailles. La justice ne parvint à arrêter qu'un seul homme, qui était étranger à la ville et fabricant de lunettes de son

état. Cet homme s'était déjà fait remarquer par la hardiesse de ses paroles, et passait pour être l'un des principaux auteurs du tumulte qui avait eu lieu.

L'archevêque vit bien quelle était l'intention de ses adversaires et résolut, en homme de cœur, de les intimider par un exemple, et, s'ils voulaient s'y opposer, de décider les armes à la main, quel parti devait définitivement triompher. Il résolut donc de se présenter le lendemain à l'église de la Vierge, suivi de tous ses partisans bien armés, d'y proclamer l'amnistie et de faire exécuter ensuite le lunetier.

Quand on se prépara à mettre cette sentence de mort à exécution, les partisans de D. Maria, qui étaient réunis chez elle, résolurent de s'y opposer, et d'enlever le condamné, de gré ou de force, à ceux qui le menaient au supplice.

L'archevêque, qui fut informé de ce projet, s'avança avec les siens pour en empêcher l'exécution. Les deux troupes se rencontrèrent dans une rue étroite près d'un endroit

que l'on appelle les boutiques de Sancho-Minaya. Les premiers, de chaque côté, se chargèrent l'épée à la main; et les partisans de D. Maria ayant eté attaqués à l'improviste, se débandèrent et se renfermèrent dans sa maison, où ils cherchèrent à se fortifier avec quelques pièces de canons qu'ils avaient. Quoique peu nombreux, ils résistèrent long-temps, étant encouragés par l'exemple de D. Maria, qui, pendant tout le combat ne quitta pas un instant le poste le plus périlleux; ils ne cédèrent qu'accablés par le nombre. La maison fut enfin forcée, et la plupart périrent dans le combat. D. Maria parvint toutefois à sortir de la ville, déguisée en paysanne, et à gagner la frontière. Elle se réfugia en Portugal auprès de l'archevêque de Brague, son parent. Son fils mourut peu de temps après, et elle-même ne tarda pas à succomber sous le poids de ses chagrins, victime du patriotisme et de l'amour conjugal (1).

(1) Alcocer, *Hist. de las comm.;* Sandoval, liv. 9, ch. 26 ; Pisa.

Ceux de ses amis qui, échappés au combat ne purent parvenir à sortir de la ville, périrent dans les supplices. Sa maison fut rasée, et une inscription infamante pour sa mémoire et celle de son époux, *fut placée sur le lieu où elle avait existé* (1).

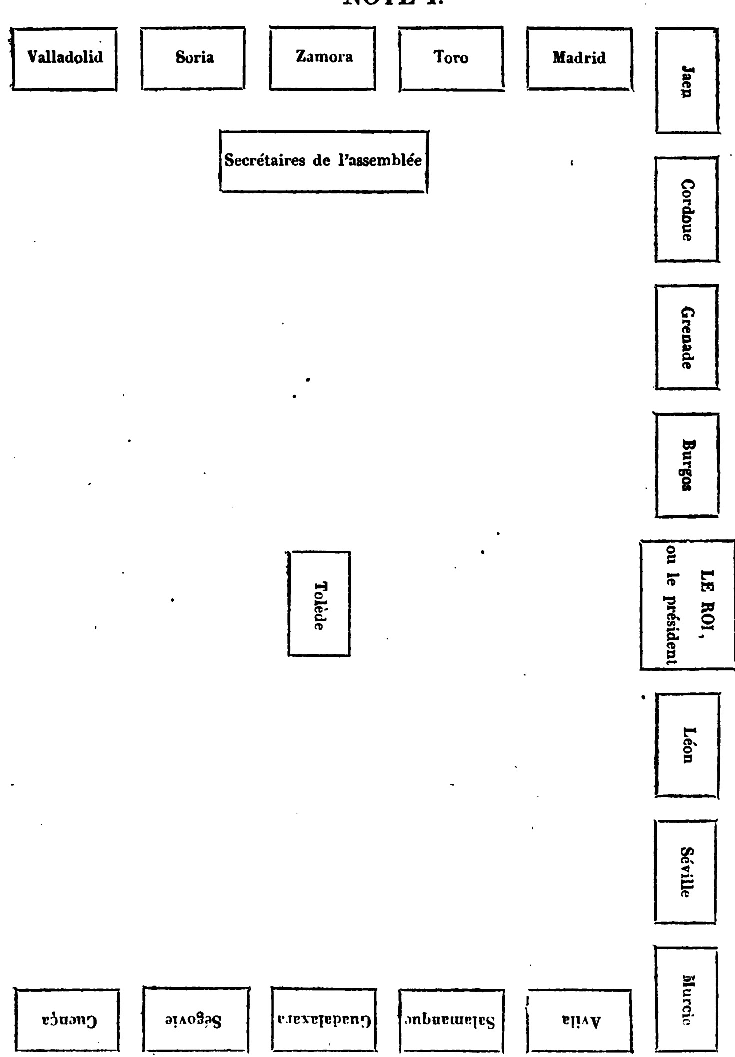
(1) Cette inscription qui, sous le gouvernement des cortès, avait été remplacée par un monument simple en leur honneur, a été replacée en 1823, après le rétablissement du gouvernement absolu.

FIN.

NOTES.

NOTE I.

ORDRE DANS LEQUEL SE PLAÇAIENT LES VILLES AUX ASSEMBLÉES DES CORTÈS.



NOTE II.

Cette querelle entre Tolède et Burgos, pour la préséance, était déjà ancienne. Aux cortès tenues à Valladolid, en 1389, par don Pèdre, dit le Cruel, la question fut décidée en faveur de Tolède, par un privilége en date du 9 novembre 1389, qui est rapporté tout au long dans Pisa, *Historia de Toledo* (liv. 1 ch. 29). Mais, pour ménager les droits de la ville de Burgos, il ordonna que ce serait le roi lui-même qui parlerait au nom de Tolède ; de sorte que Burgos, qui ne parlait qu'ensuite, était cependant la première des villes. Comme cette dernière était en possession de la première place à la droite du roi, il fut réglé que l'on placerait en face du trône un banc à part pour Tolède. On a toujours observé depuis le même usage, et il eut encore lieu aux cortès convoquées à Madrid, en 1833, pour prêter serment à l'infante dona Isabelle, aujourd'hui reine d'Espagne.

NOTE III.

La querelle entre les Ayala's et les Sylva's datait déjà du malheureux règne d'Henri IV, quand ce prince fut déposé et son frère Alphonse proclamé à sa place. Pédro Lopez de Ayala, comte de Fuensalida, se mit à la tête du parti qui resta fidèle à son ancien maître, et le comte de Cifuentes, chef de la maison de Silva, se déclara le chef de ceux qui proclamèrent D. Alphonse. Les deux factions, qui prirent les noms de

leurs chefs, se livrèrent plusieurs fois bataille dans les rues de la ville. La haine continua entre elles après la mort des deux frères, et n'attendait que l'occasion d'éclater : c'est pourquoi, dans cette nouvelle querelle, le parti de Silva se déclara pour les communes, et celui d'Ayala pour le roi. (Pisa, *Historia de Toledo,* chap. 30 et suiv.)

NOTE IV.

Le marquis de Priégo était fils de D. Alonso de Aguilar, l'un des plus vaillans chevaliers de la cour d'Isabelle. L'on peut voir dans la *Chronique des Maures de Grenade*, et dans l'*Histoire chevaleresque des Maures de Grenade*, le récit de ses prouesses. La tradition rapporte que ce fut un des quatre chevaliers qui combattirent contre les Zégris pour maintenir l'innocence de la reine de Grenade. Après la prise de cette ville, il fut chargé, par Ferdinand, de soumettre les Maures qui s'étaient soulevés dans les Alpuxarres ; mais il fut surpris par eux dans les environs de Ronda, et périt avec tous les siens accablés par le nombre, plutôt que de faire reculer devant eux la bannière de Castille. Les détails de sa fin malheureuse sont racontés dans deux romances que nous a conservées Pérez de Hita, et dont l'une commence par ces mots : *Rio verde, rio verde*, et l'autre, *Estando el rey Fernando.* Quand à son oncle, le grand-capitaine, Gonsalve de Cordoue, il est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'entrer ici dans quelques détails.

NOTE V.

Le duc de Médina-Sidonia, D. Enrique de Guzman, qui n'avait alors que treize ans environ, était marié avec une fille du comte d'Uréña, sœur de D. Pédro Giron, dont il est plusieurs fois question dans le cours de cette histoire. Celui-ci, qui le gouvernait entièrement, s'était emparé de l'administration de ses domaines, et avait chassé les tuteurs que lui avait donnés le roi Ferdinand, quand le duc, sur la plainte de ceux-ci, eut été mandé à la cour. D. Pédro, soupçonnant le roi de vouloir rompre cette union pour détruire son influence qu'il redoutait, persuada au duc de s'enfuir avec lui en Portugal. Celui-ci obtint bientôt après son pardon, par l'entremise du roi de Portugal, et rentra en Espagne. Mais il mourut bientôt après, et ce fut alors que D. Pédro essaya de faire valoir les prétentions dont nous parlerons plus bas (*a*).

NOTE VI (*b*).

Don Alphonse, VIII du nom, surnommé le Noble, assiégeait la ville de Cuença, qui était alors au pouvoir des Maures; manquant d'argent pour continuer le siége, il convoqua les cortès à Burgos, en 1177, et par le conseil de D. Diégo Lopez de Haro, seigneur de Biscaye, il proposa, qu'outre le tribut que payaient les

(*a*) Zuniga, *Historia de Sevilla*, liv. 13, p. 456.
(*b*) Andrada, *Hist. de Calatrava*, p. 48.

bourgeois et les paysans, chaque gentilhomme fût obligé à payer annuellement la somme de cinq maravédis d'or. Mais le comte D. Pédro, seigneur de Lara, prit si chaudement la défense des priviléges de la noblesse, que le roi fut obligé de renoncer à son dessein. C'est depuis cette époque que la maison de Lara a le droit de parler, dans toutes les occasions, au nom de la noblesse de Castille. (*Voyez* Estivan de Garibay, liv. 12, chap. 20; Nuñes de Castro, *Cronica del rey D. Alonso VIII*, chap. 22 (*a*). Une ancienne romance qui nous a été conservée par D. A. Duran (*romancero de romances caballeriscos*), p. 1, p. 207, raconte ainsi cet événement :

Dans cette ville de Burgos
En cortès étaient réunis
Le roi vainqueur de las Navas,
Avec tous les hidalgos.
Le roi parle avec don Diègue,
Car c'est de lui qu'il prend conseil,
Il est seigneur de la Biscaye,
Entre tous celui qu'il préfère :
Conseilles-moi, dit-il, don Diègue,
Je suis dans un grand embarras ;
Car, après la guerre que j'ai faite,
Tout mon trésor est épuisé.
Je voudrais assiéger Cuença,
Mais je n'ai pas ce qu'il me faut.
Dis-moi, qu'en penses-tu, don Diègue :
Je veux demander aux cortès
Que cinq maravédis d'or
Me soient payés par chaque hidalgo ?

(*a*) *Martyr Rizo historia de Cuença*, part. 1, ch. 7.

C'est une affaire bien difficile,
Lui répond le sire de Haro,
De changer comme tu désire
Un homme libre en tributaire;
Mais l'amitié que je te porte
Me détermine à te servir;
Car je suis un des principaux,
Et par moi ils seront payés.
Quand les cortès furent réunies,
Et que le roi leur eut parlé,
Don Diègue alors se leva,
Comme ils en étaient convenu.
— Juste est ce que le roi demande,
Et nul ne peut s'y refuser.
Voilà mes cinq maravédis,
Et je les donne bien volontiers.
Mais don Nuño, comte de Lara,
Est entré dans une grande colère,
Et sans manifester aucune crainte,
Ce fut ainsi qu'il leur parla :
— Ceux de qui nous descendons
N'ont jamais payé tel tribut,
Et nous le paierons encore moins,
Et nous le refuserons au roi.
Quant à celui qui veut payer,
Qu'il reste ici comme un vilain.
Mais que tous ceux-là me suivent
Qui sont encor bons gentilhommes.
Tous alors sortent avec lui;
De trois mille il en reste trois;
C'est dans le champ de la Cléra
Que tous ils se sont réunis.
Le tribut que le roi demande,
Ils l'ont à leur lance attaché,
Et ensuite ils envoient dire
Que leur tribut est arrivé.
Qu'il leur envoie ses receveurs,

Que de suite ils seront payés;
Que s'il vient le prendre en personne,
On lui gardera le respect;
Mais qu'il vaut mieux envoyer ceux
Qui lui donnèrent un tel conseil.
Quand le roi eut appris cela,
Et qu'il vit qu'il se trouvait seul,
Il se tourne alors vers don Diègue,
Et lui demande un bon conseil.
Et don Diègue, en homme prudent,
Lui donna celui que voici :
— Exiles, exiles-moi, seigneur,
Comme étant la cause de tout,
Et tu recouvreras l'amour
Qu'avaient pour toi les gentilshommes.
— Le roi approuva ce conseil,
Et se hâta de leur faire dire
Que celui dont vient ce conseil
Est par lui déjà bien châtié,
Et qu'un hidalgo de Castille
N'est pas fait pour payer tribut.
Tous se montrèrent fort satisfaits,
Et tout fut alors apaisé.
Et l'on exila ainsi don Diègue
Pour un mal qu'il n'avait pas fait.
Dans quelque temps on lui permit
De rentrer au sein des Castilles;
Car le bien de la loyauté
Ne s'achète pour aucun prix.

Le don Diègue dont il est question dans cette romance est don Diégo Lopez de Haro, quinzième seigneur de Biscaye. (Voyez Larratégui, *Epitome de los siñores de Viscaya,* ch. 16.

NOTE VII.

On donna le nom de *Germania* à une ligue qui se forma entre les différens corps de métiers de la ville de Valence, qui obtinrent du roi la permission de s'armer et de se former en compagnie; d'abord sous le prétexte de résister aux incursions que les Maures d'Afrique fesaient quelquefois sur les côtes du royaume. Mais quand ils connurent leurs forces, ils résolurent d'en profiter pour secouer le joug de la noblesse qui était encore plus oppressive dans le royaume de Valence que dans le reste de l'Espagne. Ils avaient pour chefs Jean Laurent, tondeur de drap; Guillaume Sorolla, Jean Caro et Jean Col. Charles, qui étaient pressé de se rendre en Allemagne, et mécontent de la noblesse de Valence, qui avait refusé de le reconnaître pour roi, ayant confirmé leur privilége, leur audace s'en augmenta encore, et la ligue s'étendit bientôt à toutes les villes du royaume de Valence. La noblesse fut expulsée presque partout et remplacée, dans les emplois municipaux, par des gens de la lie du peuple. On dévasta ses propriétés, et l'on prit d'assaut plusieurs châteaux.

Le vice-roi comte de Mélito, que les révoltés avaient obligé de fuir de la capitale, rassembla autour de lui la noblesse et ce qu'elle put réunir de soldats parmi ses vassaux. Il fut d'abord défait dans plusieurs combats; mais les régens lui ayant envoyé, après la bataille de Villalar, un secours considérable, il parvint à rentrer dans Valence; les principaux chefs de la

révolte périrent dans les supplices (*a*). La révolte s'étendit jusque dans l'île de Majorque, et le vice-roi, D. Miguel de Gurréa, fut obligé de s'enfuir à Iviça. Ce ne fut qu'après une vigoureuse résistance que l'on parvint à la soumettre de nouveau (*b*).

NOTE VIII.

Don Antonio de Guévara, de la famille illustre des Ladron de Guévara, naquit dans la province de Biscaye, et entra dans l'ordre de saint François. Il fut évêque de Cadix, et ensuite de Mondoñédo. Il fut employé par le cardinal dans ses négociations avec les chefs des communes. Ses principaux ouvrages sont le *Livre Doré*, de Marc-Aurèle, dont il a paru plusieurs éditions françaises dans le dix-huitième siècle ; plusieurs écrits sur la politique et l'histoire, et enfin le recueil de lettres que nous citons ici, recueil où, parmi beaucoup de fatras et d'érudition mal digérée, on trouve plusieurs anecdotes curieuses. Elles ont été réimprimées souvent, et traduites en français par Guttery, et imprimées à Paris, en 1565, 1573, 1577, 1585; il mourut à Mondoñédo, le 10 avril 1544.

NOTE IX.

D. Pédro Giron, fils aîné du comte d'Uréña, préten-

(*a*) Caslatez, *Disc. hist. de Murcia*, disc. 13, ch. 3; Sayas, *Annales de Aragon.* (La relation de ce qui se passa à Valence et à Majorque occupe presque un quart de volume.) Argensola, *Annales de Aragon*, ch. 75, 84, 99, 102, 104.

(*b*) Sayas, *Annales de Aragon*, ch. 7.

dait au duché de Médina-Sidonia; du chef de dona Mencia de Guzman, son épouse, fille unique du premier mariage de D. Juan de Guzman, le dernier duc. Après la mort de celui-ci, il attaqua la validité du second mariage qu'avait contracté son beau-père avec une de ses cousines, et dont était né D. Alonso de Guzman, qui était en possession du duché. Il tenta d'abord de s'en emparer de vive force à la faveur des troubles qui suivirent la mort du roi Philippe, et mit le siége devant San-Lucar de Barraméda; mais il ne put réussir à s'en rendre maître. Il essaya, mais toujours en vain, de faire admettre ses prétentions sous les règnes suivans.

NOTE X.

Voici comment Juan Antolinez de Burgos, dans son Histoire inédite de Valladolid, rapporte ce qui se passa après la mort de l'alcalde Ronquillo. Il ne le nomme pas; mais don Pédro Ladron de Guévara, chevalier d'Alcantara, et régidor perpétuel de Valladolid, dit positivement, dans ses commentaires sur cette histoire, que c'est de lui dont il est question :

« Après la mort d'un certain jurisconsulte, un moi- » ne de saint François, qui devait prêcher après le » service funèbre, comme c'est l'usage quand on rend » les derniers devoirs à des personnages d'un rang » élevé, se retira la nuit précédente dans la biblio- » thèque du couvent pour préparer son discours; » mais, au milieu de la nuit, il entendit un bruit de » trompette si horrible, qu'il fut saisi d'effroi; et

» quand il entendit que le bruit approchait de la » bibliothèque, il se cacha tout tremblant sous la ta- » ble. Bientôt il vit entrer une multitude de gens vê- » tus de deuil, et l'un d'eux, qui paraissait leur chef, » ordonna qu'on amenât l'âme du malheureux juris- » consulte. Aussitôt on entendit un grand bruit de » chaînes, et une troupe de démons entra conduisant » l'âme au milieu des flammes, et la tourmentant de » toutes les manières. Celui qui présidait ordonna à » l'un des assesseurs de lire le procès et la sentence » que sa majesté Dieu avait fait instruire et pronon- » cer contre lui. L'assesseur lut à haute voix la sentence » qui finissait par ces mots: Considérant les terribles » péchés dont l'âme de N. N. était chargée au moment » de sa mort, nous l'avons condamnée et la condam- » nons à la prison perpétuelle en enfer, en corps et » âme, à dater d'aujourd'hui. Alors un des assesseurs » demanda : Comment ferons-nous pour publier cette » sentence, et comment ferons-nous pour nous empa- » rer du corps? car vous savez que cela nous est dé- » fendu. Prenez ce moine qui est là caché, dit le pré- » sident ; il publiera demain ce qu'il a vu et entendu, » et va nous remettre le corps du maudit. On tira de » sa cachette le malheureux moine dont je n'ai pas » besoin de vous peindre la terreur et l'effroi ; le » président lui dit, en lui montrant l'âme au milieu » des flammes : Demain tu raconteras en chaire ce que » tu as vu et ce que tu vas voir. Le président descen- » dit ensuite dans l'église accompagné d'une foule » innombrable de démons ; comme c'était pour exé- » cuter les ordres du ciel, Dieu lui donna la force » d'entrer dans les lieux sacrés. Quand on fut arrivé

